

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D' Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

L'ENFANT ET LA COLOMBE

*A l'oreille de l'enfant la colombe a dit :
« Aime la Vie, en servant Dieu et l'homme aussi,
Tels les oiseaux du Paradis tu goûteras
Libre et Joyeux le Bonheur qui ne finit pas.*

*Ton cœur est le miroir où un reflet de Dieu
Peut venir un beau jour l'ouvrir un Ciel tout Bleu
Le Soleil de l'Amour y brillera sans cesse
Si tu ouvres tes bras aux hommes en détresse.»*

*L'enfant embrassa la colombe et lui dit :
« Que tout se fasse en moi comme tu me l'as dit
Par ce baiser de Paix tu as ouvert mon cœur
A la Source d'En-Haut, unique vrai Bonheur.*

*L'oiseau en s'élançant reprit : « Regarde et voit !
Maintenant je te donne le signe de la Voie ! »
Et dans un beau ciel bleu, symbole de la Paix,
Volait une croix blanche aux ailes déployées.*

Jean-Louis BRU

Editorial de MARCUS	1
L'illumination par l'Icone, par Henry BAC	4
Notde de la Rédaction	6
Notice bio-bibliographique, par SEDIR	8
Présentation d'une article de PAPUS, par R. AMADOU	17
Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, par PAPUS	21
« Les Vers Dorés de Pythagore », par FABRE D'OLIVET	33
Les livres	36
Entre nous..., par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre Martiniste	46
Paroles de Monsieur PHILIPPE de LYON	48
L'enfant et la colombe, poème de J.L. BRU	IV ^e de couverture

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE
TRADITIONNELLE

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS
FRANCE

**AMIS LECTEURS,
SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT
N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1986**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte de Chèques Postaux : Paris 8-288-40 U

- Administrateur : Monsieur Jean BRETIN
9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS
- Rédacteur en chef adjoint : MARCUS
- Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE

Dépositaire général :

Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS Tél. 43 54 03 32



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21.9.70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal n° 8043 - Avril 1986

— 1 —

EDITORIAL

LES SEPT PAROLES DU CHRIST EN CROIX

PRELUDE - SEPT SONATES ET FINAL

par Franz Joseph HAYDN

Vendredi Saint - 15 heures

J'écoute Franz Joseph Haydn dont la composition fulgurante projette l'auditeur dans la plénitude de l'éternité. Était-il, comme Saint Paul s'en posait la question, dans son corps ou hors de son corps en la composant ? La permanente présence ressentie des Hiérarchies Vivantes dont les courants soutiennent rythmes et mélodies successives ouvre à la Grâce et l'on se sent envahi par une telle disponibilité que l'on a l'impression d'appréhender la Vérité authentique avec autant d'aisance que de sûreté.

Les Sept Paroles du Christ en Croix expriment la totalité du temps, le passé, le présent et l'avenir christique : le Logos, Roi de la Création, Elevé, Couronné, Triomphant sur la Croix, devenu mortel pour donner l'immortalité à sa créature préférée, l'Homme.

Divine Alchimie !

Écoutons, en ces Sept Paroles, le Testament de l'Homme Dieu.

I — Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

(Matt. 27.45 - Marc 15.33)

Il devait aller jusque là : vivre la tentation de la désespérance. Mais ce cri de réelle détresse n'est pas un cri de désespoir ; cette plainte, accomplissant les prophéties (Ps 22), est une prière.

Contact entre l'homme et le divin, la prière est la voie qui relie l'esprit et la conscience. Certes Dieu se situe en dehors des limites du mental, mais est toujours présent, en nous comme hors de nous. La prière est une expression de notre être, acte d'amour et de communion avec la Conscience Universelle (le Père) dont le reflet nous permet d'examiner les limites de la nôtre, en Foi, en Espérance et en Charité.

L'angoisse de la désespérance, sitôt éprouvée par l'Homme-Dieu se transmutait en calme quiétude et malgré l'horrible souffrance physique qui le tenaillera jusqu'à son dernier souffle humain ses paroles seront aussi sereines que lucides, jusqu'à l'assurance affirmée du triomphe final dans l'accomplissement de sa Mission.

II — Mon Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font

(Luc 2.3.34)

La seconde parole ne pouvait être que de miséricorde. Les créatures terrestres vivent dans le temps et leur perfectionnement dépend de leur rythme personnel d'évolution. Chaque homme est unique en sa création et en son destin. Combien de temps faut-il à chacun pour acquérir une conscience digne de pouvoir se mouler dans la Conscience Universelle ?

Sur ce sentier les obstacles sont multiples et les ennemis fourmillent : les Élémentaux qui habitent notre subconscient, les puissances infernales et les courants involutifs de l'inconscient collectif, le poids de notre inconscient personnel hérité ou ramassé sur le terrain social sont autant d'handicaps qu'il faut surmonter quotidiennement. Tant que nous n'aurons pas pu nous préparer dignement au Jugement, dont nul ne sait ni le jour ni l'heure, tant que nous n'aurons pas pu triompher dans les combats imposés intérieurement et extérieurement, comment pourrions-nous échapper à la condamnation sans la miséricorde ?

Elle est toujours accordée à notre ignorance. Seul le péché lucidement commis est impardonné. Encore pouvons-nous obtenir le pardon sur ferme propos. Dieu le Père, le Fils Dieu-Homme et l'Esprit Saint répondent toujours à la prière et la Paix est la récompense des hommes de bonne volonté.

III — (au larron) : En vérité je te le dis dès aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis

(Luc 23.44)

Il faut croire aux miracles. Si les lois de la Nature sont stables, les lois de l'Esprit sont mobiles. Heureusement il n'y a d'ailleurs pas de différence de mécanisme dans la genèse d'un événement, d'un prodige ou d'un miracle. Il n'y a que la différence des plans utilisés par les énergies émanant de la terre, du cosmos ou du plérôme. La parapsychologie éclaire assez bien les deux premiers mécanismes pour qu'une foi tranquille nous fasse aborder le troisième sans effroi pour notre raison ; elle jaillit simplement d'une intuition, fruit de notre imagination et d'inspirations de sources multiples qui ont été à l'origine de toutes les grandes découvertes scientifiques ou autres : lois, théorèmes, rythmes, accords de sons et de couleurs ou leurs applications.

Que ne pourrait le Saint Amour ?

IV — Père, je remets mon esprit entre tes mains

(Luc 23.46)

La mission eschatologique de l'Homme-Dieu est accomplie ! Désormais l'alchimie divine s'opérera dans le genre humain jusqu'à la consommation des siècles et lorsque le monde planétaire terrestre disparaîtra, les hommes seront prêts pour l'autre Monde : Celui du Plérôme, Dieu vivant dans l'éternelle réalité de la création continue.

V — Femme voici ton Fils, Fils voici ta mère.

(Jean 19.26.27)

En répondant librement à l'envoyé du Père, Gabriel, « *Je suis la servante du Seigneur* », Marie était devenue la matrice immaculée de notre monde en même temps que Mère de Dieu. Désormais médiatrice universelle de toutes les énergies créatrices sur la terre et demain Reine du Ciel où Elle continuera à assumer sa vocation, l'Homme-Dieu son Fils veut parfaire son testament pour les générations futures en lui assurant une lignée : Jean, le disciple bien aimé, sera le Serviteur de la Servante et ses propres disciples après eux : la Chevalerie est née !

La Vierge Marie devient pour tous les futurs soldats du Christ « Notre-Dame », leur chef et la garante de leur vocation à la Gloire de Dieu dont ils seront le Temple.

Ineffable destin de tous ceux qui psalmodieront : « *Non Nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da Gloriam* ».

VI — J'ai soif

(Jean 19.28)

Soif d'air et d'eau pour ce Corps meurtri et torturé. Mais surtout soif d'amour de cette Ame qui va retourner vers le Père-Dieu qui est l'Amour même, don et possession réciproque. Soif d'amour en l'Esprit, plénitude du Verbe qui a été fait chair, devenant mortel pour que l'humanité puisse devenir comme Lui.

VII — Tout est achevé

(Jean 19.30)

L'Œuvre est réalisée.

Le combattant peut entrer en repos : Tout est fini.

Les prophéties sont réalisées : Tout est accompli.

Les terriens sont libérés : Tout est parfait.

Le but est atteint : un nouveau monde de Lumière, de Vérité et de Liberté est né.

Le Verbe a un nom : Jésus-Christ.

Désormais si l'homme le veut en conscience, il pourra vivre en Dieu parce que Dieu, en la personne du Christ-Jésus, a assumé intégralement sa nature pétrie de souffrance et de gloire, lui ouvrant en même temps les portes du Salut éternel.

MARCUS
28 mars 1986

N.B. — *Les réponses aux correspondants sont reportées au prochain numéro.*

L'illumination par l'icone

par Henry BAC

Il travaillait à Moscou, sur un échafaudage, lors de notre première rencontre.

Bien des années sont passées. Pourtant, pour éviter tout risque de le compromettre, je ne dirai ni son nom, ni son prénom. Je l'appellerai Volodia, harmonieux diminutif de Wladimir. Son père, dans un ministère, s'occupait de statistiques et sa mère enseignait les arts ménagers.

Il suivit des cours à l'université, où il apprit notamment la langue française qu'il parlait avec une étonnante facilité. Cependant l'enseignement des langues étrangères ne représentait qu'une faible partie du programme de ses études. Le marxisme et l'athéisme y figuraient obligatoirement. Il possédait une vocation, la peinture, et il réussit son admission dans une école réputée des beaux-arts où il obtint d'excellentes notes.

Tout jeune, il fit partie du mouvement Komsomol et il n'oubliait pas les slogans sur « l'illusion de la prière » et « la religion », refuge des vieillards retardataires craintifs des « forces de la nature ».

Les discours sur l'athéisme finirent par le lasser.

L'art l'attirait. Après divers emplois, il obtint, à trente ans, une fonction précise : la restauration d'œuvres anciennes dépendant du patrimoine de l'État.

Quand je fis sa connaissance, il travaillait à la mise à jour, à la réparation et à la renaissance de fresques et d'icônes dans une église que je visitais.

Il m'expliqua ses activités. Depuis plus d'un an, il opérait dans ce même lieu saint.

Il éprouvait le sentiment de la différence de sa tâche en songeant à ses labeurs sur d'autres chantiers.

A force de passer des heures sur un échafaudage, face aux représentations sacrées, il ressentait comme une illumination ! Il n'hésita point à me dire ces paroles stupéfiantes :

« En vivant au milieu des Saints, je suis devenu un croyant. « J'éprouve un sentiment de reconnaissance pour le Seigneur grâce « à qui je m'active en cette église dont je deviens l'un de ses « fidèles ».

Il se confia, sans crainte, à ses parents, qui, au début, ne le prirent pas au sérieux : Mais lorsqu'il leur annonça que, maintenant, il participait à des offices religieux, ils pensèrent qu'il devenait fou. Comme il persévérait, ils devinrent craintifs et lui demandèrent de ne plus retourner les voir, si ses idées ne changeaient pas.

Volodia se mit à étudier les saintes écritures.

Il constata bientôt l'absence d'esprit missionnaire de l'église orthodoxe russe. Personne ne vous invite à y venir ; pourtant les

portes restent largement ouvertes. Il suffit d'y entrer. Peu à peu, Volodia pénétra dans un univers aux traditions millénaires et complexes, aux rites fascinants, restant seul, face à lui-même, sans guide spirituel.

Il découvrit la beauté de la liturgie et il comprit cette déclaration d'un grand inspiré : « L'Office divin est considéré comme le ciel sur la terre ».

A l'époque où je conversais avec lui, il m'expliqua qu'il rejetait tout désir de faire une carrière brillante dans le monde des arts. Il souhaitait rester à restaurer les icônes et il avait demandé à l'abbé d'un monastère de vivre quelque temps parmi les moines.

Il voulait prier, méditer, se réfugier dans la splendeur du service divin et ignorer tous les malheurs du monde. Les icônes l'influençaient.

Chaque jour, il les contemplaient. Il se pénétrait de la sublimité qu'elles renfermaient.

Il comprenait cette prodigieuse affirmation de l'orthodoxie. Les images qu'elles représentaient devenaient celles de l'Esprit.

L'icone demeure le témoin de l'Incarnation ; qui a réellement atteint la matière.

Volodia en restait profondément illuminé.

Henry BAC

Comme nous avons eu la faveur de vous l'annoncer en notre dernier numéro (4/1985), nous lançons à partir de cette année et à titre expérimental une nouvelle formule qui, rappelons-le, consiste à consacrer chaque livraison de notre revue à une personnalité importante de notre Tradition.

Nous débutons cette série par Fabre d'Olivet, personnalité ô combien curieuse, attachante et... dérangeante. A cet effet, nous avons collecté un certain nombre de documents et d'articles mais en classant lesdits documents et articles, nous nous sommes vite aperçus que leur abondance dépassait largement le nombre de pages que nous pouvions leur accorder compte tenu de la présentation de nos rubriques habituelles. Comme il ne pouvait être question de faire un choix arbitraire et par conséquent douloureux entre ces articles également fondamentaux, nous avons décidé de consacrer à Fabre d'Olivet non point un seul numéro mais deux.

C'est ainsi que dans le présent numéro, nos lecteurs trouveront une notice bio-bibliographique par Sédir (page 8), le texte intégral d'une brochure que Papus consacra à Fabre d'Olivet et à Saint-Yves d'Alveydre (*) avec une présentation de notre ami Robert Amadou (page 17) et une traduction par Fabre d'Olivet des « Vers Dorés de Pythagore » (page 33). Dans notre prochain numéro, à paraître début juillet 1986, nous publierons un article de R. Amadou sur le Sanctuaire de Fabre d'Olivet, un texte inédit de « la Théodoxie Universelle », une étude sur « la langue hébraïque restituée » et quelques pages sur la musique.

Nous espérons ainsi apporter à nos lecteurs une documentation sinon exhaustive du moins importante sur les divers aspects de l'œuvre de Fabre d'Olivet.

Le rédacteur en chef.

(*) Bien entendu, nous ne publions aujourd'hui que la partie de la brochure intéressant Fabre d'Olivet.



FABRE D'OLIVET (1767-1825)

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE par SEDIR

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Notre auteur naquit à Ganges (Hérault), rue du Jeu-de-Ballon, le 8 décembre 1767. Hœfer, dans son *Dictionnaire biographique* (éd. de 1829), le prénomme M. Michaud, dans sa *Biographie universelle*, le prénomme N. ; et Fétis, dans son *Dictionnaire des musiciens*, l'appelle Antoine, ce qui est son vrai prénom.

La famille de sa mère avait été presque anéantie au moment de la révocation de l'Edit de Nantes ; un enfant de huit ans échappa seul au massacre ; ce fut l'aïeul de Antoinette d'Olivet, mère de notre immortel théosophe. Il était, par son père Antoine, neveu de Jean Fabre, « l'Honnête criminel » (1756) (1).

Ses parents, tenanciers de l'Auberge des Trois Rois, le destinèrent au commerce et l'envoyèrent dans ce but à Paris dès 1780. Là, lui vint, malgré son jeune âge, le goût des lettres et de la musique. Le célèbre Dr Sigault, avec qui il entra en relations, remarqua son intelligence réfléchie et le guida dans des études médicales assez complètes.

Pendant ces années d'adolescence, il se fit connaître dans les salons où il fréquentait par la production de pièces de vers de circonstance ; l'une d'elles eut un assez grand succès pour se voir attribuée à Fabre d'Eglantine ; afin d'éviter le fâcheux d'une semblable confusion, notre jeune poète demanda et obtint le droit légal d'ajouter à son nom celui de sa mère, dont la famille était terminée.

Les seules de ces pièces qui furent représentées au Théâtre des Associés sont *Le Génie de la Nation ou les moralistes pittoresques*, pièce héroï-comique (1789) (2), *l'Amphigouri* (1790) et le *Miroir de la Vérité* (1791).

En 1790, une ode, demeurée manuscrite, sur la nomination de Rabaud Saint-Etienne, député de Nîmes, à la présidence de l'Assemblée, eut un certain retentissement.

Sur ces entrefaites, et au moment où, renonçant au commerce, il s'était décidé de vivre uniquement du produit de sa plume, la Révolution ruine son père, ainsi qu'il le déclare dans un manuscrit de quelques pages intitulé : *Mes Souvenirs*. C'est sans doute à cette époque que, pour éviter la faillite, il part en Allemagne, et tout en réussissant à obtenir des créanciers paternels quelques délais, il reçoit son initiation pythagoricienne (Saint Yves : *France Vraie, Pro domo*), dont l'empreinte profonde marquera toutes ses productions futures.

Après avoir sauvé quelques débris du patrimoine familial, qui permirent à ses parents et à ses sœurs cadettes de se retirer

modestement à Saint-Hippolyte-du-Gard, Fabre d'Olivet retourne à Paris et se plonge à corps perdu dans des études philologiques et philosophiques, malgré le terrible tourbillon de la tourmente révolutionnaire. Il ne s'en distrait que pour soutenir un train de vie plus que modeste par quelques travaux de littérature courante. Il donne des poésies à un journal appelé *l'Invisible*, des romans à une collection bi-mensuelle ; sous le nom de Mme de B., un recueil de jeux de société qui eut grand succès ; et enfin la première édition anonyme d'*Azalais*.

Son frère était sous les drapeaux ; il devait périr dans la malheureuse expédition de Saint-Domingue. Lui-même, enfin, grâce à la protection de Bernadotte qu'il connaissait depuis 1789, put entrer au ministère de la Guerre, au bureau du personnel du génie aux appointements de 3.000 francs ; de faux rapports l'avaient signalé à la haine de Napoléon ; et ce n'est que grâce à la protection du Comte Lenoir de La Roche qu'il fut rayé de la liste des deux cents proscrits qu'on envoya périr sur les côtes de l'Afrique. Il laissa, croit-on, cet emploi en 1802, pour entrer au ministère de l'Intérieur qu'il quitta très vite ; sa pension fut liquidée par le duc de Feltre ; il resta douze ans dans la retraite et le travail le plus opiniâtre. C'est vers cette époque qu'il noue des relations avec Valentin Haüy et qu'il l'aide puissamment dans le détail matériel de ses entreprises. Il écrit alors beaucoup de romances et fait graver un quatuor pour deux flûtes, piano et basse, dédié à Ign. Pleyel. Il crut avoir retrouvé le système musical des Grecs, et il en composa un troisième mode : mode hellénique dont la distribution harmonique est essentiellement différente. C'est dans ce mode qu'il composa un Oratorio, exécuté en 1804, dans le Temple de la religion réformée, par les premiers artistes de l'Opéra, pour le couronnement de Napoléon. Plus de mille spectateurs y assistèrent, et il y en eut d'éclogieux comptes rendus. C'est de cette découverte que s'occupe son opuscule sur *la Musique* ; on a prétendu que ce nouveau mode n'est autre chose que le troisième mode de Blainville (1751) préconisé par J.-J. Rousseau et à peu près notre ancien mode plagal qui subsiste dans le plain-chant.

En 1804, après un voyage à Nîmes et à Saint-Hippolyte du Fort, il publie *le Troubadour*, dédié à sa mère, au sujet duquel on l'accusa d'avoir trop imité Mac-Pherson en complétant de son cru les lacunes de ses originaux.

En 1805, il épouse Mlle A. Warin, d'une famille proche d'Agen, instruite, auteur elle-même d'écrits estimés (3), et avec laquelle il fonde dans le silence une famille où les plus solides vertus furent pratiquées. Dans cette retraite obscure, il complète une érudition déconcertante : avec Elious Boctor, l'interprète arabe qui avait servi le premier Consul en Egypte, et que celui-ci avait ramené avec lui en France, il étudie toutes les langues et les dialectes sémitiques ; un hindou de caste lui apprend les langues aryennes, et par la seule force de son génie, il pénètre le secret des hiéroglyphes chinois. En même temps, sous la direction d'inconnus, — peut-être de ces deux orientaux, — il s'exerce au maniement de certaines forces occultes : tels de ses amis ne le virent-ils pas souvent faire venir de sa bibliothèque jusqu'à sa table de travail le livre qu'il désirait

(1) Cf. A. Coquerel : *Les forçats pour la foi*.

(2) Repris à l'Odéon le 14 juillet 1896.

(3) M. Martin dit que les *Conseils à mon amie* sont d'elle.

consulter, par sa seule force magnétique ? N'avait-il pas, quand il le voulait, conversation avec l'auteur défunt dont il s'efforçait de pénétrer la pensée ? Ne provoquait-il pas chez son épouse les phénomènes les plus rares du somnambulisme ?

C'est durant ces dix années d'études solitaires qu'il écrivit ses *Vers dorés* publiés seulement en 1813, avec leur dédicace à la section de littérature de l'Institut.

C'est aussi à cette époque que l'ancien bienfaiteur des aveugles, par un procédé inconnu que l'on a voulu trouver dans une interprétation de certains hiéroglyphes, réussit à guérir le jeune Suisse sourd-muet Rodolphe Grivel, et quelques autres. La mère de ce jeune homme était sous-maîtresse à la pension de demoiselles que dirigea Mme Fabre d'Olivet jusqu'en 1815. *La langue hébraïque* était déjà prête à ce moment ; mais M. de Montalivet n'offrit que l'impression du premier volume, mettant l'auteur au défi de prouver ses dires. C'est en réponse à ce défi que d'Olivet entreprit la guérison du jeune Suisse pensionnaire de l'abbé Sicar (Voir *Gazette de France* et *Journal de Paris*, du 3 mars 1811). Mais l'autorité indisposée par une lettre intempestive de l'étudiant Lombard lui interdit rapidement ses cures, puisqu'il n'avait pas de diplôme médical, et le menaça même de prison au cas de récidive. En butte, après avoir fait le bien gratuitement, à toutes sortes de tracasseries policières, d'Olivet, faisant remonter ses réclamations de degré en degré jusqu'au sommet de l'échelle administrative, obtint une audience de l'Empereur.

On dit que, dans cette entrevue, il osa prendre devant le conquérant l'attitude d'un Initié porteur de messages et d'avis mystérieux ; on dit qu'il proposa à Napoléon la création d'un empire européen dont il serait le chef spirituel. L'issue fâcheuse de ce colloque fit rentrer notre auteur dans l'obscurité.

Il avait d'ailleurs précédemment célébré en vers et en musique la gloire de l'Empereur, mis des vers au bas de son portrait, par le célèbre miniaturiste Augustin, et envoyé à l'Académie des Inscriptions ce distique pour le groupe des chevaux de Corinthe :

*Fiers enfants du passé, portez à l'avenir
Des miracles présents l'immortel souvenir.*

Il poursuit malgré tout l'édification de son grand ouvrage d'étymologie, la *Langue hébraïque*, qu'il parvint à faire sortir en 1815 des presses de l'Imprimerie Nationale, grâce à l'intervention de Lazare Carnot, père du Saint-Simonien ; cet ouvrage colossal eut, le 26 mars 1825, les honneurs de l'Index. C'est à ce moment-là qu'il composa le *Cain* et un roman abolitionniste et anti-esclavagiste, intitulé : *Izamore ou le Prince Africain*, qui n'a jamais été publié.

Voulant donner une grammaire et un vocabulaire de la langue d'oc, il y nitpar deux fois dans les Cévennes et dans sa ville natale en 1816 et 1817, avec des lettres du Ministre de l'Intérieur : il guérit pendant ces voyages sept sourds-muets, dont deux retombèrent à cause de leurs imprudences.

A cette époque, des dissentiments conjugaux troublèrent sa vie ; son culte déjà en exercice, les grandes idées de l'*Histoire philosophique du genre humain* qu'il élaborait, d'autres recherches plus ésotériques, lui avaient fait se servir de sa femme comme d'une pythonisse et d'une clairvoyante analogue aux anciennes prêtresses

de ces Mystères qu'il vénérât. Elle abandonna son foyer, poussée, dit-on, par des instigations cléricales : et notre pythagoricien, seul, dut donner des leçons pour vivre.

C'est peu après qu'il rencontra de nouveau une de ses anciennes élèves de musique, Mme Faure, née Virginie Didier, de Pamiers ; c'est à elle que, quelques années plus tard, il dédia ses *Conseils d'éducation* ; et enfin le dernier et le plus général de ses ouvrages, l'*Histoire philosophique du genre humain*, vit le jour en 1822.

Il n'est pas exact qu'il ait jamais voulu fonder une religion ; mais il institua pour lui-même et quelques très rares disciples un culte polythéiste, dont la bibliothèque protestante de la rue des Saints-Pères possédait encore, il y a une vingtaine d'années, quelques hymnes manuscrits. Il avait été d'ailleurs le témoin des débuts du culte des Theophilanthropes, que présidait son ami Valentin Haüy, avec Lareveillère-Lepeaux et J.-B. Chemin. Moins savante que celle de Fabre d'Olivet, cette religion compte aujourd'hui encore des adeptes dans Paris.

M. Tidianeucq a retrouvé à la bibliothèque de Laon deux lettres de Fabre d'Olivet, datées de 1824 (voir *Initiation*, mars 1900), qui, bien que sans grand intérêt, montrent quelle haute conscience ce théosophe avait de sa valeur, et en quelle estime il tenait la solidité de son système.

Il mourut le 25 mars 1825. Le *Constitutionnel* lui consacra une nécrologie honorable ; louant sa science, son désintéressement antique et l'austérité de cette existence toute entière renfermée dans un cercle étroit d'amis intimes. Il laissait un fils de 14 ans, et deux filles de 7 et de 18 ans. La dernière est morte il y a une dizaine d'années dans un incendie qui dévora en même temps un grand nombre de notes, de portraits et de manuscrits, entre autres une traduction du Sepher, dans son sens essentiel, et un opéra : *Cornélie et César*.

Pierre Leroux, et d'autres après lui, ont dit que d'Olivet mourut au pied de son autel. Il paraîtrait, d'après ce que Saint-Yves d'Alveydre avait raconté à Stanislas de Guaita, que les lignes suivantes de Fabre des Essarts sont bien proches de la vérité (4) : « On a vu de ces grandes âmes, en proie au délire du sacrifice, s'immoler devant leur idole. L'irrésistible désir de l'au-delà, plus encore que le dégoût de la vie a pu déterminer de pareils suicides. Fabre d'Olivet ne serait-il pas quelqu'une de ces tragiques victimes, et ce poignard, ce cœur troué, ce vieillard étendu au fond d'un ténébreux sanctuaire, toutes ces lugubres choses, que nous avons vues en quelque endroit — nous ne saurions dire où — est-ce rien qu'une vision ? »

*
**

Nous ne connaissons que trois portraits de d'Olivet : la miniature d'Augustin, placée en tête du *Sage de l'Indostan* ; le buste du sculpteur Callemard (1776-1811) qui le représente à l'âge de vingt-cinq ans reproduit dans la *Musique*, et qui se trouve à la mairie de Ganges ; et le tableau que nous reproduisons ici et qui était chez Mlle Fabre d'Olivet.

(4) Les Hiérophantes. Paris, 1905, in-18.

*
**

Apprécier Fabre d'Olivet est une tâche redoutable. Le *Dictionnaire* de Bouillet se signale à ce propos par sa révoltante partialité; le feuilleteur du *Soleil* (16 juillet 1888), quoique moins injuste, le signale comme « précurseur du romantisme et de Ballanche », mais l'indique à tort comme mystique, comme apocalyptique, comme imitateur de Byron, comme partisan d'une démocratie royale (!). Les deux critiques les plus autorisés de cet auteur sont Papus, dans une brochure devenue introuvable, intitulée *Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre* (Paris, 1888 in-8) et Saint-Yves lui-même dans sa *France Vraie (Pro Domo)*. En outre, F. Boisquet a publié en 1825 trois articles critiques fort bien faits sur l'Etat social de l'homme, et en 1894, feu M. Martin donna à Ganges une conférence sur son illustre concitoyen; son fils, M. L. Martin, a bien voulu nous en communiquer la copie; nous le prions d'accepter ici tous nos remerciements. On l'estime surtout, dans son pays, comme un des meilleurs précurseurs du Félibrige (5).

Saint-Yves raconte comment il fit, à Jersey, la connaissance de la grand-mère d'un de ses amis, le poète mort en 1856 en exil, Adolphe Pelleport. Cette vénérable personne, nommée Virginie Faure, avait été la compagne des dernières années de Fabre d'Olivet. Elle lui communiqua les œuvres du grand initié. « Je les lisais à « haute voix, dit-il, au bruit de l'Océan tourmenté par les vents. « La soirée s'achevait trop vite, et j'avais hâte de voir arriver celle « du lendemain, pour lire encore, pour entendre toujours l'histoire « secrète de ce grand homme, sa recherche des mystères, le culte « polythéiste qu'il avait rétabli, sa mort étrange, ses manuscrits « brûlés par une haine intolérante, ses derniers vœux ».

Reprenant Pelloutier, Court de Gébelin, Bailly, Dupuis, Boulanger, d'Herbelot, Anquetil-Duperron, les excégètes, les philosophes, William Jones et ses collaborateurs de Calcutta, les Pères de l'Eglise, les alchimistes, Boehme, Swedenborg, Saint-Martin et bien d'autres occultistes, il les résume et leur donne une conclusion théosophique, ni chrétienne, ni positiviste, mais bien nettement pythagoricienne et polythéiste.

Après avoir posé les fondements de sa morale et les règles de son instrument de recherches, la linguistique, d'Olivet passe, « après cette synthèse ou plutôt cette universalité métaphysique et polythéiste, pleine de la notion de l'infini, mais veuve de celle de l'absolu, à son application à l'histoire universelle. Il en résulte deux volumes sous le titre d'*Histoire philosophique du genre humain*.

« Selon son admirable méthode habituelle, l'auteur commence par rétablir la position des principes en ontologie et en anthropologie, cette fois. Il en tire une anatomie métaphysique de l'homme individuel aussi ingénieuse que plausible.

« La gamme successive des instincts, des passions, des facultés est ensuite montée en double mode dans les deux sexes primitifs et se poursuit à travers l'histoire depuis l'état sauvage jusqu'à la barbarie, depuis les civilisations originelles jusqu'à la nôtre.

(5) Cf. Donadieu, de Béziers : *Les précurseurs des Félibres*.

« C'est la donnée anthropologique de l'école ionienne jusqu'à Lucrèce, suivie d'une manière transcendente dans toute sa vérité historique et magistralement exposée.

« De plus, cette donnée naturaliste est maîtrisée dogmatiquement par un spiritualisme qui ne se dément jamais.

« Celui-ci sort d'un mysticisme rationnel, en ce sens que, presque toujours, il se motive et se démontre logiquement.

« L'universalité des temps est consciencieusement vérifiée par la comparaison de toutes les chronologies. Elle se déroule bien et encadre exactement des faits. Malheureusement, on sent que l'auteur est plus préoccupé de ses études préalables et de l'application qu'il en veut faire que de son sujet immédiat.

« Les faits n'entrent pas en ligne de compte dans son livre, en tant que signes signifiant par eux-mêmes quelque chose. Ils sont là comme un motif occasionnel, et non comme une expérience, d'où doit jaillir l'observation. L'auteur, monté dans l'abstraction ne voit plus qu'elle, perd absolument terre et s'enfonce, laissant toutes les réalités loin de lui.

« Ses pensées n'en sont pas moins puissantes et belles, quoique toujours métaphysiciennes et froides.

« Trop métaphysicien pour être physiologue, Fabre d'Olivet abstrait l'esprit de la vie, lorsqu'au contraire le grand mystère du Verbe dans tous les ordres possibles de sciences et d'arts est leur union.

« La vue historique de l'auteur est panoramique avec un récitatif philosophique à côté. L'un et l'autre n'en sont ni moins beaux, ni moins utiles, pourvu qu'ils conduisent l'observateur à de tout autres fins que le peintre et le cicerone.

« Dans l'ordre d'idées où se place Fabre d'Olivet, la Société humaine tout entière est une matière première sans vie et sans loi propre. On la dirait taillable et corvéable *a priori* et *a posteriori* par les gouvernements soi-disant théocratiques, républicains ou autocratiques.

« Or, rien n'est moins exact, si l'on considère au contraire la Société comme un être collectif ayant comme tel sa loi physiologique intrinsèque, quels que soient ses gouvernements politiques.

« Dans ce cas, le génie gouvernemental, qu'il soit théocratique, républicain ou autocratique, ne consiste nullement à procéder par fantaisie abstraite, c'est-à-dire *a priori*, mais par constatation pure et simple de la loi du fait social lui-même.

« La préférence de Fabre d'Olivet est évidemment pour la théocratie; mais il la voit exclusivement gouvernementale, politique, et, chose étrange, ce sublime païen, si évidemment non chrétien, aboutit ainsi, sans s'en douter, au cléricisme despotique comme Joseph de Maistre lui-même. De plus, sa préconisation du régime des castes, à la fin des *Vers dorés*, ne laisse aucun doute possible sur les conclusions de son œuvre historique, bien qu'il déclare lui-même qu'il ne veut pas les livrer au public, ce qui était sage et prudent ».

Nous avons cru devoir donner, à la place de la nôtre, l'opinion de Saint-Yves d'Alveydre, qui nous a semblé la plus compétente et la plus large : en effet, si Pierre Leroux et Ballanche se sont inspirés du théosophe de Ganges, ils n'ont pu ni s'élever au-dessus de son

point d'observation intellectuelle, ni même atteindre à sa hauteur. Seul, parmi les occultistes, Saint-Yves a pu et su donner sa vraie place à N.S.J.C. et c'est là, à notre avis, l'infailible critérium pour tous les ordres d'étude.

BIBLIOGRAPHIE

Le Quatorze Juillet 1789, fait historique en un acte et en vers. Paris, Laurens junior (1790). In-8.

Touton soumis, fait historique, en un acte et en vers libres. Paris, P. Delormel, an II (1794), in-8.

Le Sage de l'Indostan, drame philosophique en un acte et en vers, mêlés de chœurs de musique, représenté à l'Institut national des Aveugles-Travailleurs par les aveugles eux-mêmes, en Thermidor, an IV (1796). Paris, Dufay. In-8.

Réimprimé en 1894, Paris, Dorbon, in-8, 54 p., avec une Lettre de M. Maurice de la Sizeranne, secrétaire général de l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles ; et une notice bio-bibliographique anonyme due probablement à la plume de l'occultiste Jean Tabris, éditeur de nombreuses réimpressions d'ouvrages rares.

Cette courte pièce contient un sens initiatique.

Azalais et le gentil Aïmar, histoire provençale traduite d'un manuscrit provençal. Paris, Maradan, an VII (1799). 3 vol. in-12, fig. et musique.

Des romans dans la *Nouvelle Bibliothèque*, par une Société de Gens de Lettres. (Paris, 1798-1805, 112 vol. in-12, chez Demonville et Dentu) : il y voisina avec Mmes de Genlis, de Staël et Vigée. (Cf. Querard, *Supercherries littéraires dévoilées*, 2^e éd., 1870).

Lettres à Sophie sur l'histoire. Paris, Lavillette, 1801, 2 vol. in-18 avec figures et cartes.

Cet ouvrage contient, entre autres, de précieux renseignements sur l'Atlantide. C'est pour sa sœur qu'il le composa ; elle fut mariée à M^e Massequau, notaire à Saint-Laurent-le-Minier.

Le retour aux Beaux-Arts, dithyrambe pour l'année 1824. Paris, de l'imprimerie de Crapelet. 1824, in-8, 4 p.

Le Troubadour, poésies occitaniques du XIII^e siècle, traduites et publiées par F. d'O. ; Paris, Heinrichs, 1803, 2 vol. in-8.

C'est cet ouvrage, l'un des meilleurs en son genre, qui le classe parmi les précurseurs du Félibrige, ce qui lui a valu sa célébrité dans sa ville natale.

Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance. Paris, 1811. In-8.

En fouillant dans les antiquités orientales, Fabre d'Olivet crut avoir trouvé le moyen de faire parler les muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres Egyptiens. L'essai qu'il en fit sur le jeune Grivel lui suscita des démêlés dont on peut voir l'objet et le résultat dans cette brochure, et dans un rapport fait au ministère de l'Intérieur par l'abbé Sicard et Prony.

Cet écrit a été réimprimé sous le titre de : *Notions sur le sens de l'ouïe en général et en particulier sur le développement de ce sens opéré chez Rodolphe Grivel et chez plusieurs autres enfants sourds-muets de naissance.* Seconde édition, augmentée des éclaircissements nécessaires, des

notes et des pièces justificatives. Montpellier, de l'Imprimerie de la veuve Picot, 1819. In-8 de 152 pages.

Cette brochure peut s'entendre aussi d'une interprétation occulte d'un certain verset du Chap. II de la Genèse.

Les vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la première fois en vers émolpiques français. 1813, in-8.

Réimprimé en 1891, feuilleton du *Voile d'Isis* ; et en 1906, avec la traduction de Dacier. Vol. in-8, 15 fr.

C'est l'éthique de Fabre d'Olivet ; il y explique sa psychologie et sa méthode générale d'initiation ; sa méthode ésotérique se dévoile en étudiant les hiéroglyphes qu'il analyse dans leur sens apparent.

Le Discours sur l'essence et la forme de la poésie qui inaugure cet ouvrage, peut recevoir de l'étudiant un commentaire cosmogonique qui l'apparie au *Pirkéi Aboth* et aux premiers chapitres de l'Évangile de Luc. *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale.* Paris, 1815, 2 vol. in-4^o ; 2^e éd. photocopiée sur la première, Paris, 1905, 2 vol. pet. in-4^o, 25 fr.

La Grammaire peut remplacer la Théogonie que Moïse n'a jamais écrite ;

le *Dictionnaire radical* est l'index des types créaturels. Ceci est pour l'occultiste déjà initié à quelques arcanes du Siphra Dzenioutha. Exotériquement, cette grammaire synthétise et éclaire toutes les autres grammaires particulières et donne une clé interprétative des hiéroglyphes absolument unique.

Conseils à mon amie sur l'éducation physique et morale des enfants. Paris, 1820 et 1821, in-12.

Cet ouvrage serait, paraît-il, de sa femme.

De l'Etat social de l'homme, ou vues philosophiques sur l'histoire du genre humain, précédées d'une Dissertation introductive sur les motifs de cet ouvrage. Paris, J.-L. Brière, 1822, 2 vol., in-8. — 2^e éd. en 1824, 2 vol. in-8 ; chez Brière, sous le titre : *Histoire considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'état social, à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre.* — La réimpression actuelle en est donc la 3^e éd.

Le public fit à cet admirable chef-d'œuvre un accueil indifférent : la

Quotidienne lui consacra un sot article. La *Dissertation introductive* vient d'être réimprimée à part, broch. in-8, 1910. Ed. du *Voile d'Isis*. Son sens occulte se réfère au Ch. I du *Sepher*.

Caïn, mystère dramatique en trois actes de Lord Byron, traduit en vers (blancs) et révisé dans une suite de remarques philosophiques et critiques, précédé d'une lettre adressée à Lord Byron sur les motifs et le but de cet ouvrage. Paris, Brès Servien, 1823, in-8, 2^e éd. Paris, 1891, feuilleton du *Voile d'Isis*. Épuisé.

La musique expliquée comme science et comme art. Œuvre posthume, publiée par les soins de R. Philipon ; vol. in-8, avec portrait inédit (buste). Paris, 1897. Épuisé. 2^e éd. pour paraître en 1910.

Cette étude est sans doute le résumé des articles parus en 1852 dans

la *France musicale* et du travail intitulé *l'Essence de la Musique* ; ces derniers écrits, de même que le *Sympathisme*, les *Nombres de Pythagore* et la *Théodoxie universelle*, indiqués par Fabre des Essarts dans ses *Hiérophantes*, n'ont jamais été publiés en volumes.

Dans la *Littérature française contemporaine* (1827-44) (continuation de la *France littéraire* de Querard), on trouve les indications suivantes que nous reproduisons pour prévenir les fausses attributions si fréquentes

dans les catalogues d'occultisme. Ces ouvrages n'ont d'ailleurs qu'un mérite purement littéraire.

Fabre d'Olivet (D.), le fils de F. d'Olivet M, ou N, ou Antoine, le pythagoricien, ancien secrétaire d'Odilon Barrot, mort en 1848, sous-chef de bureau à l'Instruction publique, en laissant une mère et deux sœurs dans la misère.

Avec F. Ragon : *Précis de l'histoire de Flandre, d'Artois et de Picardie*. Paris, 1834, in-18.

Avec M. Ragon : *Précis de l'histoire de Lorraine*. Paris, 1834.

Avec M. Ragon : *Précis de l'histoire de la province de Champagne et de ses anciennes dépendances (Brie, Beauce, Blaisois)*. Paris, 1835, in-8.

Etudes littéraires et philosophiques. De la poésie primitive et de la poésie tragique des Grecs. 2^e édit. Paris, 1835, in-3 avec 13 gravures.

Les Montagnards des Alpes (1488). Paris, 1837, 2 vol., in-8, réimprimé en 1845.

Un médecin d'autrefois. Paris, 1838, 2 vol. in-8. Republié dans le *Spiritualisme moderne*, 1909.

Le chien de Jean de Nivelle. Paris, 1839, 2 vol. in-8, réimprimé en 1845.

Laure de Salmon. Paris, 1845, 2 vol. in-8.

Salvator. Paris, 1845.

A cette époque, M. Fabre d'Olivet est l'un des collaborateurs de *l'Illustration*.

De plus, dans *Catalogue général de la Librairie française*, par O. Lorenz (1892) :

Fabre d'Olivet (D.) fils :

Le chien de Jean Nivelle, in-12, 1864.

Le même, 2^e partie : *Les Turlupins*, in-12, 1864.

Le même, 2 brochures in-4^e, 1864.

Le Prince Francisque, 6 vol. in-8, 1847.

Présentation d'un article de Papus sur FABRE d'OLIVET et SAINT-YVES D'ALVEYDRE

par Robert AMADOU

« Apprécier Fabre d'Olivet est une tâche redoutable ». Sédir parlait d'or dans sa préface de 1910 à une réédition de *l'Histoire philosophique du genre humain* (p. 18).

En notre temps, les instituteurs s'arrogent, sous prétexte d'intérêt et non plus leur visage d'adversaire découvert, le droit de mortifier, de disséquer, d'analyser enfin les membres épars à l'aide d'instruments inappropriés ou truqués. Un spécialiste de l'astronomie médiévale — autrement de l'astrologie naturelle, à écouter ses gens — refuse de considérer même la signification mantique des signes et des maisons ; ce paléographe, informé sur pièces incunables de l'existence des monomères, puis sollicité d'émettre ce qu'il en pense : « Rien », répondit-il. Tel doctorant achève une thèse sur un médecin astrologue de la Renaissance, tout en cultivant et en répandant l'incroyable bourde qu'un horoscope se monte n'importe comment. Nostradamus tombe entre les mains de sciziémistes aussi ignorants, et méprisants, de la magie que des arts divinatoires. A l'érudition de supplanter la doctrine. Le soufisme dériverait du christianisme et la kabbale devrait l'essentiel aux philosophes grecs. Le libre collègue d'un historien de la kabbale dite chrétienne se voit à jamais disqualifié par ce dernier : « Il adhère ». C'était le pis.

Or, en l'espèce, qui est de savoir occulte et de méthode ésotérique, l'appréciation, indissociable de la connaissance, exige qu'on s'engage, une expérimentation de vie. Se contraindrait-on à demeurer sur le plan de l'entendement humain, tel Saint-Martin discutant avec Garat de l'origine des idées, que le respect de l'homme en cause, du penseur, de l'auteur, impose d'une part de ne point le mutiler ni le censurer, d'admettre d'autre part que le genre même de sa doctrine décide les limites d'une approche théorique. Aux occultistes d'exploiter en les vivifiant — jachère ou compost — les explications des instituteurs ; aux instituteurs, pourvu qu'ils se modèrent, de prendre leur matière là où elle est, c'est-à-dire comprise par qui ont pu comprendre, en vertu de quelque analogie.

Les fonctionnaires de la fausse science monnaient l'art d'éluder, sinon les questions, du moins les bonnes questions. Ils y parviennent encore quand ils déplacent les bornes de la décomposition critique jusqu'à soustraire tout à fait l'Occulte au discours rationnel, jusqu'à priver les occultistes de le tenir ou de s'en mêler. Ne serait-il pas aussi faux d'opposer en tout, connaissance poétique et connaissance scientifique, à propos de *la Langue hébraïque restituée*, prétendument par Fabre d'Olivet ou par d'autres, que d'oublier l'avis de Fabre aux lecteurs de son apparent délire historique : les anciens, comme il les comprend et comme il les suit, écrivaient non point

une histoire positive, mais de l'histoire allégorique ? La première attitude est trop radicale quand il ne s'agit plus de la racine, mais des branches, des fleurs et des fruits. Elle procédait chez l'excellent Léon Cellier — nulle intention plus droite que la sienne, et quelle générosité ! — d'un effort pour être vrai. Mais les œillères, le collier, le carcan... son progrès s'interrompt quand il sentit le terrain brûlant : devant l'interprétation et l'exaltation de Fabre d'Olivet par l'« occulto-hermétisme » de la Belle Epoque. A dessein, je reprends le mot bizarre récemment forgé par une institutrice, afin de dénigrer l'entreprise de ces compagnons de la hiérophanie dont nous sommes les héritiers, c'est-à-dire non par les mimes, mais les continuateurs : l'Occulte et l'hermétisme, l'occultisme, soit, et d'enthousiasme autant que d'obligation, dans tous les sens dignes de ces termes.

C'est à ce courant de la philosophie occulte que Papus et les siens ont, au moment authentique qu'ils en marquèrent, rattaché Fabre d'Olivet. Celui-ci n'en relève que pour une part et c'est une difficulté supplémentaire, en vue de l'apprécier, que de l'apurer en quelque sorte, quitte à l'épurer — scientifiquement et poétiquement — en s'astreignant à son désir que le nôtre éclaire. Notre désir, Papus, ici, comme souvent, l'illustre, le stimule, le guide.

Au cas particulier de Fabre d'Olivet, c'est Papus qui, avec Stanislas de Guaita, le remit en lumière ; que dis-je ? il le mit en lumière, et dans la lumière même vers laquelle Fabre tendait et qu'il aide ses congénères, peut-être plus lucides sans être aussi talentueux, mais d'une ardeur égale, à percevoir.

Si les occultistes d'alentour 1900, les premiers à la lettre, sont aussi les premiers à avoir installé Fabre en l'enrôlant, il faut porter au crédit du théodexe de Ganges, dans un monde où par définition tout correspond, l'abondance des réactions utiles à l'image encensée, et fût-elle un peu mythique ou indulgente, de ses œuvres dépoussiérées.

La parole, donc, à Papus. Son œuvre est pleine de Fabre d'Olivet, mais la brochure très rare que *l'Initiation* réédite ci-après est le plus ancien texte d'importance qu'il lui ait consacré, important à cause de sa date même, et parce qu'il est d'une concision, d'une netteté, d'une intelligence sans secondes. L'hommage de Guaita remonte à la même année 1888, dans *Au seuil du mystère*, où, parmi les maîtres de l'occultisme dont, avec Papus, il commence à organiser une nouvelle synthèse, Saint-Yves d'Alveydre vient rejoindre à son appel Fabre d'Olivet.

« Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre », ainsi s'intitule la brochure de Papus, et c'est justice, et c'est vérité. A Saint-Yves d'Alveydre, en effet, revient d'avoir incité Papus, et Guaita, et consorts, à inventer Fabre d'Olivet, entendez le verbe à votre guise ; mieux encore : Fabre accepté et rectifié, compris, nos grands ancêtres immédiats ont marché sur la voie ouverte par Saint-Yves d'Alveydre que Papus nommait son maître intellectuel. (Il trouvera son maître spirituel en Monsieur Philippe, et il me plairait qu'on discernât le *Philosophe inconnu* comme son maître initiatique).

A la recherche d'une juste prise de Fabre d'Olivet, Sédit, après s'être récusé, et quasiment tous autres, en appelle à Saint-Yves d'Alveydre. Comment mieux saisir Fabre que dans la mou-

vance de Saint-Yves qui lui doit tant, et comment mieux saisir l'un et l'autre que dans la mouvance de Papus, leur disciple, et disciple lui-même, comme eux, de la science occulte ? Certes aucun n'est infaillible ni dans son exposé ni dans son traitement, ni de première ni de deuxième main. Mais tous trois nous sont auxiliaires pour identifier le sens de chacun, et surtout le sens de l'occultisme, qui veut qu'on le suive, qui veut, et par conséquent ils veulent, qu'on fraye avec eux.

**

« Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre », la première édition parut, sous ce titre, dans la revue *le Lotus* de mai 1888 aux pages 75-95. Elle est signée « Papus (M.S.T.) », les initiales signifiant « membre de la Société théosophique » et de cette société *le Lotus* était l'organe. Le rédacteur du *Lotus*, Félix, dit Félix-Krishna Gaboriau, jugea expédient de réfuter, en bas de page, plusieurs points du texte et, enfin, d'en excuser la publication (1).

L'étude de Papus, débarrassée des gloses abusives, est rééditée la même année, chez le même libraire éditeur (G. Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts, à Paris). Le titre est inchangé, mais un surtitre précise : « Les disciples de la science occulte ». La couverture ocre, où ces indications figurent, porte aussi, en haut et à gauche, l'emblème de la Société théosophique dont, en signature, Papus continue de se dire membre ; cependant, la quatrième page de couverture annonce : « en vente à la même librairie, du même auteur », le *Traité élémentaire de science occulte*, 3^e édition, *Le Sepher Jesirah* traduit en français et *L'Occultisme contemporain*, trois « publications de l'ISIS, branche française de la Société théosophique ».

Les circonstances et les conséquences du coup de Gaboriau, mon ami Jean-Paul Guiguette a bien voulu les évoquer dans la note qui suit.

**

Les Vers dorés de Pythagore, traduits et développés (bien outre Pythagore) par Fabre d'Olivet, contiennent un trésor dont ne sauraient détourner les deux monuments ultérieurs. *La Langue hébraïque restituée* implique nos objets directement et à fond ; son projet (sinon son programme) demeure valide. *L'Histoire philosophique du genre humain*, cette œuvre qui, selon Papus, résume toutes les œuvres de Fabre, véhicule (parfois en les travestissant) des vérités sublimes ; elle force notre attention sur la politique qui est, dans l'acception philosophique du terme, partie intégrante voire récapitulation de l'occultisme : *L'Histoire philosophique* s'appelait à l'origine : *De l'état social de l'homme*. Nonobstant la pacotille, le déchif-

(1) Notes critiques attribuées à la « D. [sc. direction] », aux pages suivantes : 86, 87, 88, 89, 90, 93, 94 (deux notes), 95. La dernière note ne donne pas le ton, car les notes précédentes sont affligées d'une hostilité fort acerbe ; mais elle met tout par terre : « Nous avons inséré ce long plaidoyer pour les matières utiles qu'il contient, mais le lecteur appréciera l'indépendance de l'esprit théosophique de notre revue, car les livres de M. d'Alveydre sont loin d'être théosophiques, les deux qualités théosophiques élémentaires étant la *modestie* et le *respect strict de la vérité*. »

frement raté pour la plupart de la Genèse, et la fantaisie d'une historiographie dont l'allégorisme balance entre l'événement et le symbole, au dam de l'un et de l'autre, tandis que ce ne sont qu'événements symboliques, Papus a raison et Fabre d'Olivet avait raison, selon Saint-Yves d'Alveydre et selon Papus (et selon le fraternel Boisquet, que Papus a raison de cautionner). Saint-Yves d'Alveydre avait raison aussi, selon Papus, et Papus avait raison quant à soi. Raison, chacun, de désirer et d'imaginer et de vouloir, et de penser, à sa mesure, l'essentiel ; raison, chacun, d'y aller un peu plus près en nous y menant.

Voici donc Papus sur Fabre d'Olivet. Puis ce sera Papus sur Saint-Yves d'Alveydre. Mais tous trois sont là, du début à la fin, à notre service, pour la connaissance et pour l'appréciation.

R.A.

Publications de l'ISIS branche française de la Société Théosophique. Réserve K 75
(Titre et marque déposés.)



PAPUS

LES DISCIPLES DE LA SCIENCE OCCULTE

FABRE D'OLIVET

ET

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Laisse parler les gens et suis toujours ta ligne.

(PYTHAGORE.)

PARIS

G. CARRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1888

PAPUS

AVANT-PROPOS

Combien de réputations littéraires sont faites sur l'avis des gens qui ne connaissent pas une ligne de ceux dont ils parlent ! Un auteur passe plusieurs années de sa vie à élaborer une œuvre consciencieuse, et, le premier venu peut, sans même en lire quatre pages, lancer une épithète quelconque trop souvent répétée par la foule. Il est du devoir de tout honnête homme de protester contre de tels procédés au nom de la justice et de la loyauté. Nous avons fait nos efforts pour exposer les doctrines respectives de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre, telles du moins que nous les comprenions. Nous n'avons à invoquer devant nos lecteurs qu'une seule considération, c'est que nous avons eu l'honnêteté de lire en entier les ouvrages des auteurs dont nous parlons et nous supplions tous ceux qui voudront les juger impartialement de ne pas nous croire avant d'avoir agi de même.

FABRE D'OLIVET ET SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Quand, après avoir vaincu le dragon des préjugés, le chercheur s'enfonce dans l'étude aride de la science occulte, que de déceptions ne rencontre-t-il pas ? Tel auteur, qui semblait conduire au but tant désiré, déconcerte tout à coup par une phrase énigmatique, tel autre enferme son secret sous les mystérieux symboles, à tel point que le lecteur, découragé, rejette avec rage les bouquins poudreux dans l'encoignure ignorée qu'ils ne quitteront sans doute jamais plus.

Heureux toutefois qui persévère ! Devant l'opiniâtreté victorieuse, les obstacles s'écroulent un à un : les textes s'éclairent ; les idées s'enchaînent, et quelque jour la pure lumière des principes se montre, inondant de bonheur l'âme de l'audacieux chercheur. C'est alors qu'il veut remettre à leur place les vieux maîtres oubliés, c'est alors qu'il se présente aux contemporains, porteur de cette Vérité qui doit changer la face du monde ; mais il descend de trop haut pour être compris.

Louis Lucas retrouve dans l'Alchimie ⁽¹⁾ les principes généraux

(1) « Honneur à vous, grands philosophes, modestes savants, vieux alchimistes enfermés dans la fosse commune, que vous devez à d'infatigables collecteurs et à quelques pieux bibliophiles !... Honneur à vous, savants chercheurs, que la popularité n'a jamais caressés de son aile éblouissante ; mais dont les travaux sont dilapidés par les plagiaires de tous les pays ! Je me fais gloire d'être l'un de vos plus fervents disciples et je vous tends la main à travers la tombe ! » (Louis Lucas, *Médecine nouvelle*, p. 15).

faute desquels notre Physique, notre Chimie, notre Astronomie, n'ont aucun lien ; Louis Lucas meurt de désespoir. Aucun savant ne mentionne ses expériences actuellement oubliées ; son nom même ne se trouve dans aucune biographie. Les disciples de la Science Occulte sauront s'en souvenir.

Hæné Wronski pénètre de toute la force de son génie dans l'Absolu et rapporte aux Académies la réforme des mathématiques : Hæné Wronski meurt de faim. Quelques lignes de biographie annoncent à la Postérité qu'il était sans doute fou puisque ses œuvres sont incompréhensibles. Incompréhensibles ou incomprises ? demandons-nous.

Fabre d'Olivet veut poursuivre les principes jusque dans leur domaine le plus reculé ; rien ne fatigue ses recherches, ni le nombre des textes, ni leur obscurité, ni les langues diverses qui les composent, il apprend tout : Fabre d'Olivet meurt dans l'indigence, presque dans la misère, et, comme il a quelque peu ému les esprits supérieurs de son temps, on ne peut taire son nom, et l'on se venge en salissant la mémoire d'un des plus grands érudits du XIX^e siècle. Ecoutez et jugez :

« Fabre d'Olivet, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault), en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies ; mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert la clef des hiéroglyphes, avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui ; il publia dans ce but *la Langue hébraïque restituée*, 1816 : cet ouvrage insensé fut mis à l'Index. Fabre prétendit avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète ⁽²⁾. » (Bouillet, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, 12^e édition).

Chercheurs, la carrière est ouverte ; voilà l'avenir que la société nous réserve ; suivez vos maîtres si vous en avez le courage. Après avoir été partout raillés, honnis et calomniés, si vous mourez de désespoir comme Lucas, de faim comme Wronski ou de dégoût comme d'Olivet, souvenez-vous de ceux qui ressuscitent les oubliés et quittez en paix ce monde, la Vérité vous survivra !

C'est donc un devoir de justice que nous venons d'accomplir, après l'éclatant témoignage rendu à cet auteur dans la *France Vraie* ⁽³⁾, en essayant d'exposer l'œuvre de Fabre d'Olivet.

Les faits parleront d'eux-mêmes en faveur du maître et nous prions d'avance le lecteur d'excuser la faiblesse de nos moyens eu égard à la grandeur de l'œuvre entreprise. Mais là ne doit pas se borner notre tâche.

Quelques critiques ont accusé un auteur contemporain, M. Saint-Yves d'Alveydre, d'avoir plagié Fabre d'Olivet. Nous devons donc exposer aussi, dans la mesure de nos faibles forces, l'œuvre de cet auteur, montrer les points où les travaux des deux chercheurs

**

(2) Comparez cette biographie avec celle de « Bouillet, philosophe (?) français » aussi pompeuse que ridicule.

(3) Saint-Yves d'Alveydre, *La France Vraie. Pro Domo*.

concordent, ceux où ils diffèrent, étudier leurs méthodes respectives et les conclusions auxquelles ils arrivent tous deux. Par là, sans vouloir nous-même être juge, nous fournirons à tous les moyens de décider la question en toute connaissance de cause.

Fabre d'Olivet vint à Paris en 1780. D'après le désir de ses parents, il devait se consacrer au commerce de la soierie. Les marchands ne virent pas souvent son nom sur leurs gros registres, car le jeune homme se consacre bientôt exclusivement aux lettres et à la musique et fait même quelques opéras.

Une grande envie de connaître la torture ; dans ses moments de méditation il rêve d'entreprendre une œuvre colossale, de synthétiser sous des lois supérieures l'ensemble de faits accumulés par l'humanité, de retrouver l'origine de celle-ci et ses destinées, en un mot de faire ce qu'il appelle dans plusieurs endroits de ses ouvrages *l'Histoire de la Terre*.

Une infatigable opiniâtreté le conduisit à la solution de ces terribles problèmes. Pendant vingt ans, il étudia dans la solitude, perdu parmi les petits employés d'un ministère. Il lit dans les originaux tous les auteurs de l'antiquité, grecs et latins. De là, il passe à l'étude de l'Égypte. En 1811, il guérissait un sourd-muet par un procédé découvert en déchiffrant un texte tiré d'un temple des Pharaons : son apostolat commençait.

Quels étaient donc ses moyens et par quelles méthodes était-il arrivé à de tels résultats ?

Le phare qui le guidait principalement, c'était la linguistique.

Pénétrant jusqu'au fond du génie des langues, il en avait retrouvé l'origine. Vérifiant les auteurs Latins par les Grecs et chacun d'eux par tous les autres, il parvint à édifier un lumineux résumé synthétique de leurs doctrines qu'il condensa sur le nom du sage le plus vénéré de la Grèce : les *Vers dorés de Pythagore* parurent en 1813.

Pythagore ! c'était le lien vivant qui réunissait la jeune civilisation grecque aux antiques Égyptiens ; c'était le trait d'union entre l'Orient et l'Occident !

Les *Vers dorés de Pythagore* renferment en un seul volume la somme d'érudition la plus forte qu'ait peut-être produit le XIX^e siècle ; c'est pourquoi les affirmations historiques de Fabre d'Olivet sont presque entièrement irréfutables, car, avant de les détruire, il faut détruire l'antiquité tout entière.

Notre auteur était remonté bien haut dans l'étude de ces origines ; mais il ne les possédait pas encore dans leur totalité. Un monument se dressait devant ses investigations, impénétrable : c'était la Genèse du prêtre égyptien surnommé Moïse. Là devait se trouver cette cosmogonie que les savants d'Égypte n'enseignaient qu'au plus profond de leurs mystères, là étaient enfermées les clefs qui devaient ouvrir l'antiquité et toute sa synthèse.

Mais comment lire ces pages si profondes alors qu'elles semblent ridicules aux ignorants traducteurs ?

Le véritable hébreu est perdu, se dit Fabre d'Olivet. Ce que nous appelons aujourd'hui la langue hébraïque n'est qu'une pâle copie de la langue des mystères : retrouvons ce mystérieux langage et nous tiendrons enfin la clef de toutes les cosmogonies.

Mettant en jeu toutes les ressources qu'il put tirer du samaritain,

du chaldaïque, du syriaque, de l'arabe, du grec et même du chinois, en trois ans Fabre d'Olivet avait restitué la langue des mystères. Il avait instauré une grammaire si admirable qu'elle s'appliquait à presque toutes les langues-mères connues, tant les principes qui la constituaient étaient élevés. C'est grâce à cette grammaire qu'il *restitua* l'hébreu et découvrit les trois sens de ce mystérieux langage constitué en corps, esprit et âme, à l'image de toutes les créations du collège des fils de Dieu.

Il traduisit alors les dix premiers chapitres de la Genèse de Moïse dans le second sens, ne voulant pas profaner les mystères du plus élevé, ni rester dans l'exotérisme du sens grossier. Il appuya la traduction de chaque mot d'un long commentaire, « prouvant l'interprétation de ce mot par son analyse radicale et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe ou grec ».

Pour renverser un monument aussi solidement bâti que la *Langue hébraïque restituée*, il faut plus qu'une calomnie bête de mysticisme, et le pape qui met un tel ouvrage à l'*index* fait preuve d'une ignorance qui peut causer sa ruine.

Les articles biographiques dans le genre de celui de M. Bouillet, cités ci-dessus, prouvent péremptoirement la lâcheté de ces gens qui ne se donnent même pas la peine de lire un auteur avant de salir sa mémoire.

Mais passons sur ces petites misères inhérentes à tout apostolat et suivons Fabre d'Olivet dans ses travaux.

Possesseur d'une grande partie des principes premiers de l'univers, grâce à la cosmogonie de Moïse, il pouvait enfin réaliser son rêve.

Quelle méthode fallait-il suivre pour exposer en deux volumes l'évolution du genre humain ?

Nos historiens modernes ignorent tous qu'il existe deux méthodes pour écrire l'histoire : l'une, la seule connue aujourd'hui, s'occupe des individus et des faits, considérés un à un ; l'autre, appliquée longtemps par les anciens, ne traite que l'évolution de la loi morale, sans s'occuper des individus ni des faits autrement que dans leurs rapports avec cette loi (4).

C'est la seconde méthode que suivit Fabre d'Olivet et, en six ans, il avait édifié l'œuvre qui résume toutes ses œuvres, *l'Histoire philosophique du genre humain* parue en 1822.

Il pose tout d'abord, dans cet ouvrage, la constitution intellectuelle de l'homme (5) et montre, dans la suite, l'action des milieux et des faits sur l'évolution d'une des races humaines, la race blanche. Il fait voir les vicissitudes que traverse cette race suivant qu'elle subit l'influence de la Providence, du Destin ou de la Volonté humaine, les trois grands principes qui dirigent l'univers.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette étude, c'est la puissance prophétique des lois qu'il met en jeu. Cette puissance s'exerce non seulement sur le passé, mais encore sur notre présent. Nous reviendrons du reste tout à l'heure sur ce sujet.

(4) V. les *Vers dorés de Pythagore*.

(5) V. n^o 11 du *Lotus*.

(6) Qui n'a malheureusement jamais paru.

Son œuvre accomplie, Fabre d'Olivet poursuivait une étude sur la cosmogonie de Moïse (6) quand l'ouvrage de lord Byron, *Caïn*, lui tomba dans les mains. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître, sous les admirables beautés de la forme, l'infériorité perverse du fond. Le Caïn de lord Byron lui apparut comme une incarnation de Nahash, de l'esprit d'égoïsme et d'orgueil, nommé par les chrétiens Satan. Toute sa science se leva contre ces fausses doctrines, et le commentaire qu'il fit pour réfuter cette œuvre est un des plus beaux livres de morale scientifique que nous ayons pu lire. Dans une lettre-préface au poète anglais, Fabre d'Olivet donne un résumé aussi clair que plein d'érudition de l'histoire de la Bible.

C'est aussi dans *Caïn* que Fabre d'Olivet éclaire de nouvelles lumières la Cosmogonie de Moïse en définissant Nahash, Adam, Eve, Caïn, Abel dans leurs rapports ésotériques.

Telles sont les œuvres importantes de Fabre d'Olivet : *Les Vers dorés de Pythagore*, 1813 ; *la Langue hébraïque restituée*, 1816 ; *l'Histoire philosophique du genre humain*, 1822 ; *Caïn*, 1823.

Nous connaissons maintenant les livres dans lesquels Fabre d'Olivet expose ses doctrines ; est-il possible de les résumer ?

Nous allons nous efforcer de le faire de notre mieux ; mais nous prévenons le lecteur qu'aucun résumé, pour aussi bien exposé qu'il paraîsse, ne remplace l'original. Les gens qui apprennent les opinions des auteurs dans les résumés biographiques sont condamnés à ne jamais comprendre vraiment un système philosophique.

Ayant lu les œuvres de Saint-Yves d'Alveydre autant que celles de Fabre d'Olivet, nous serions exposé peut-être à établir déjà une comparaison entre les systèmes différents de ces deux auteurs nourris à des sources communes. Aussi remplacerons-nous notre exposé par des citations d'une critique fort bien faite, parue en 1825 à propos de *l'Histoire philosophique du genre humain*.

Nous allons diviser ce résumé en trois parties : 1° Théorie cosmogonique de Fabre d'Olivet ; 2° ses théories historiques et ses conclusions sociales ; 3° ses théories morales.

1. *Théorie cosmogonique*. — La cosmogonie de Fabre d'Olivet dérive tout entière de la cosmogonie de Moïse. Mais il faut avoir lu sa traduction du *Sepher Bereschit* pour comprendre combien l'idée ésotérique des Egyptiens sur la création diffère des naïvetés que les traducteurs exotériques font dire à Moïse.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire comparativement les deux traductions. Le premier mot constitue une pierre de touche infaillible.

Toute traduction de la Genèse qui débute par : *Au commencement* est exotérique et par ce fait, fautive.

Le véritable début c'est : *Dans le Principe*.

Ainsi toutes choses sont créées en *Principiation*, en *Pensée* avant d'exister en *Acte*. De la création en Principiation les choses passent à celle en *Astral* et de là en *Matériel*.

On comprend sans peine comment toute la Genèse s'éclaire à ces lumières. Les noms propres ne désignent pas des individus ; mais des principes. Voyons l'application de cette théorie cosmogonique à l'homme. Je cite l'excellent résumé que M. Boisquet a fait des conceptions de Fabre d'Olivet :

« L'Homme (le règne hominal, Adam), créé par Dieu à son image, pour être une des trois grandes puissances qui régissent l'univers, fut constitué en principe. Il se développait paisiblement dans une enceinte protectrice, mais lorsqu'il eut atteint une partie de ses forces, le feu interne, nécessaire à l'accroissement de toute création, devint dans lui une passion aveugle et ardente ; dans son délire il voulut se saisir du pouvoir extérieur, devenir créateur, et l'égal de celui à qui il devait l'existence. A l'instant même tout se matérialisa autour de lui, et cet être eut été éternellement malheureux, si Dieu, qui avait prévu sa désobéissance, ne lui eût donné les moyens de parvenir à la croissance infinie qui lui était destinée par son origine, et de se racheter en même temps de la faute qu'il avait commise.

« Précipité de sa gloire, l'homme fut condamné à élaborer la nature entière, en entrant en lutte avec le Destin qu'il s'était fait, et celui qu'il allait se faire ; et n'eut pour soutien dans son immense travail que l'aide de la Providence divine, qu'il pouvait reconnaître ou méconnaître.

« Il parut sur la terre dans une nature trine ou quaternaire, suivant la manière de l'envisager : doué en principe de toutes les forces, de toutes les facultés dont il peut être revêtu par la suite, mais ne possédant en acte aucune de ces choses. Les premières races qui parurent furent faibles et débiles, et se développèrent par la nécessité, comme nous voyons les enfants croître et se fortifier par l'âge et l'exercice.

« Trois races s'élevèrent, ou simultanément, ou l'une après l'autre, dans des lieux différents. La race rouge fut originaire de l'Atlantide, la race noire parut en Afrique et la race jaune prit naissance en Asie. Ces trois races parvinrent peu à peu à la plénitude des connaissances que l'état social peut acquérir, et se disputèrent le sceptre du monde. Mais la race rouge, établie dans une île très considérable, finit par opprimer les deux autres, et se rendre maîtresse de l'univers. La perversité des Atlantes devint si grande que la Providence les abandonna entièrement. L'île Atlantique fut *enfondrée* par le déluge et les eaux lavèrent avec une extrême violence presque tous les continents. Dans cet effort terrible, les terres boréales sortirent du sein des mers et furent le berceau de la race blanche. C'est au développement de cette race que M. Fabre d'Olivet s'est principalement attaché (?). »

Quelques points de détail de ce résumé sont inexacts ; mais ils sont si peu nombreux que je n'ai voulu rien couper pour ne point nuire à l'ensemble qui est très clair. La fin de ce résumé montre la transition par laquelle Fabre d'Olivet passe de sa théorie cosmogonique à sa théorie historique.

Quelques citations du *Caïn* vont mieux faire comprendre la cosmogonie de Fabre d'Olivet en montrant comment il conçoit Adam et Eve, Caïn et Abel.

Inutile de répéter que l'acception que Fabre d'Olivet donne à ces noms est scientifiquement et rigoureusement déduite des racines ésotériques de la langue de Moïse :

(7) F. Boisquet : Trois articles sur l'ouvrage intitulé *De l'état social de l'homme*, 1825.

« Adam est ce que j'ai appelé le *Règne hominal*, ce qu'on appelait improprement le *Genre humain* ; c'est l'*Homme* conçu abstractivement : c'est-à-dire la masse générale de tous les hommes qui composent, ont composé, ou composeront l'*Humanité* ; qui jouissent, ont joui ou jouiront de la *Vie humaine* ; et cette masse ainsi conçue comme un seul être, vit d'une vie propre, universelle, qui se particularise et se réfléchit dans les individus des deux sexes. Considéré sous ce dernier rapport, Adam est mâle et femelle.

« Soit qu'Adam se conçoive dans son essence universelle ou particulière, Eve est toujours sa faculté créatrice, sa force efficiente ; sa volonté propre, au moyen de laquelle il se manifeste à l'extérieur. Dans le principe de son existence universelle, Eve n'est pas distinguée de la faculté créatrice universelle dont émane Adam. Ce n'est qu'au moment de sa distinction qu'Adam devient un être indépendant et libre, et qu'il peut exercer à l'extérieur, selon sa volonté propre, sa force efficiente, créatrice. C'est toujours par Eve qu'Adam se modifie en bien ou en mal. Eve fait tout en lui et hors de lui.

« Caïn et Abel sont les deux forces primordiales de la nature élémentaire. Ce sont les deux premiers êtres cosmogoniques produits par Eve, après que, par un certain mouvement vers la nature élémentaire, elle a perdu son nom d'*Aïsha*, qui désignait la nature intellectuelle d'Adam, pour prendre celui d'*Eve*, qui n'exprime plus que la vie matérielle de cet être universel. C'est dans cette vie matérielle que Caïn et Abel ont pris naissance, et que leurs principes, qui y étaient en puissance d'être, dès l'origine des choses, sont passés en acte pour produire tout ce qui doit à l'avenir constituer cette vie. Caïn peut être conçu comme l'action de la force compressive, et Abel comme celle de la force expansive. Ces deux actions, selon la forme desquelles tout existe dans la nature, issues de la même source, sont ennemies dès le moment de leur naissance. Elles agissent incessamment l'une sur l'autre, et cherchent à se dominer réciproquement, et à se réduire à leur propre nature. L'action compressive, plus énergique que l'action expansive, la surmonte toujours dans l'origine ; et l'accablant pour ainsi dire, compacte la substance universelle sur laquelle elle agit et donne l'existence aux formes matérielles qui n'étaient pas auparavant. »

Dans sa *Langue hébraïque restituée*, Fabre d'Olivet traduit, d'après le même système, les dix premiers chapitres de la Genèse. C'est à ce livre remarquable que nous renvoyons, faute de place, les chercheurs qui désirent approfondir cette théorie cosmogonique.

2. *Théories historiques.* — L'histoire, telle que nous la présente Fabre d'Olivet, peut être divisée en deux portions bien distinctes. L'une d'elles s'étend depuis Napoléon jusqu'au point où nous commençons au collège l'étude des temps historiques (Égypte, Grèce primitive, Orphée, Hésiode, etc.) ; l'autre s'étend depuis cette époque jusqu'à l'origine de la Race Blanche.

Il montre cette race naissant sur les terres boréales au moment où la Race Noire est maîtresse de la terre ; puis la rencontre des Noirs et des Blancs, leurs luttes ; la civilisation progressive des Blancs, leur victoire sur les Noirs qu'ils chassent d'Europe et enfin la conquête de l'Inde par Ram, druide aryen, qui nous ramène aux temps dits historiques.

Mais le point capital de l'étude historique de Fabre d'Olivet, ce n'est pas l'enchaînement des faits, pour aussi ingénieux qu'il

paraisse, c'est l'évolution des trois grands principes : Providence, Volonté humaine, Destin, qui donnent la raison d'être de ces faits :

« L'homme, créé libre pour être une des grandes puissances de l'univers, est précipité de son état glorieux, avant qu'il eût atteint son complément. Il est obligé de se diviser pour racheter sa faute et élaborer sa propre nature. Placé sur la terre, il a contre lui le Destin qu'il s'est fait et qu'il va se faire, et n'a pour aide, pour soutien immédiat dans ce grand travail, que la Providence divine. De là trois principes de politique générale toujours en contact.

« La Providence qui, par sa nature céleste, tend toujours à l'unité. Elle devient en politique le principe des théocraties, elle donne toutes les idées religieuses et préside à la fondation de tous les cultes ; il n'est rien d'intellectuel qui ne vienne d'elle, elle est la vie de tout ; son but est l'empire universel.

« Le Destin, qui donne la forme et la conséquence de tous les principes mis en action. Il n'y a rien de légitime hors de lui. Il est le principe des monarchies et le triomphe de la nécessité.

« Enfin la Volonté de l'homme, qui possède un mouvement d'action et de progression ; sans elle rien ne se perfectionnerait. Elle est le principe des républiques, le triomphe de la liberté, et la réalisation de tout ce qui peut être tant en bien qu'en mal.

« Ainsi chaque fois que les peuples sont trop opprimés par le Destin, ou trop corrompus par la Volonté de l'homme, il faut qu'il y ait réaction par la Providence, pour éviter la ruine totale des Etats, et l'interruption du travail de l'homme universel (*). »

Voyez maintenant l'application de cette sorte de prophétie par connaissance des principes sociaux, dont j'ai parlé tout à l'heure, dans le résumé suivant :

« Chaque fois que les hommes, emportés par une ambition et une cupidité sans bornes, sont parvenus à établir un point central d'où ils peuvent développer les combinaisons de ce funeste binaire, signalé comme la ruine de tous les Etats par les sages de l'antiquité, il faut que le monde entier soit bouleversé dans ses rapports sociaux.

« Ce binaire consiste à réunir dans une capitale les trois aristocraties centrales, sur des bases totalement fausses, en annulant tous les droits publics qui pourraient leur servir de balancement. L'aristocratie ecclésiastique, après avoir matérialisé les croyances religieuses, perd sa considération ; au premier bouleversement, on lui ravit ses biens, on la chasse, ensuite on la rappelle et on la solde pour la forcer d'agir dans une loi contraire à la loi religieuse qui la constituait.

« L'aristocratie militaire centrale, qui ne peut avoir de poids que par la destruction des droits civils des militaires provinciaux, est obligée de se lier avec des financiers pour atteindre ce but ; et dès qu'elle y touche, la première révolution la ruine de fond en comble. On lui enlève ses richesses et ses droits usurpés, et elle ne peut les remplacer que par des honneurs éphémères, les faveurs des rois, les dilapidations du trésor public ou des associations sourdes dans des affaires d'un commerce détestable.

(8) Boisquet, *loc. cit.*

« L'aristocratie spéculante abîme alors le commerce naturel, renverse tous les balancements provinciaux, détruit tous les liens des peuples, accumule les richesses, crée de nouvelles valeurs, métamorphose jusqu'au sein de la terre, sème avec une rapidité incroyable une corruption impossible à décrire, et cherche des consommateurs et des victimes jusqu'aux confins de l'univers. »

Quelle est pour Fabre d'Olivet la conclusion sociale qui se dégage de toute cette théorie ?

C'est l'établissement d'une société fondée entièrement sur la religion, d'une théocratie, et la création des castes. Ce point est très important à noter.

3. *Théories morales.* — La Cosmogonie doit être ici d'une importance capitale ; car c'est par elle que Fabre d'Olivet arrive à la solution des plus hauts problèmes de Morale dans son *Cain*.

Avant d'aborder la façon dont il conçoit l'origine du Mal et son remède, voyons la définition de cette force subtile qui sera la cause de l'entraînement de l'Homme universel.

« *Nahash* caractérise proprement ce sentiment intérieur et profond qui attache l'être à sa propre existence individuelle et qui lui fait ardemment désirer de la conserver ou de l'étendre.

« *Nahash* est plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, cet égoïsme radical qui porte l'être à se faire centre et à tout rapporter à lui.

« Moïse dit que ce sentiment était la passion entraînant de l'animalité élémentaire, le ressort secret ou le levain que Dieu avait donné à la nature.

« *Nahash harym* ne serait pas un être distinct, indépendant, tel que vous avez peint Lucifer d'après le système que Manès avait emprunté des Chaldéens et des Perses ; mais bien un mobile central donné à la matière, un ressort caché, un levain, agissant dans la profondeur des choses, que Dieu aurait placé dans la nature corporelle pour en élaborer les éléments. »

Telle est la force qui va pousser Adam à envahir de son esprit la science créatrice. Pourquoi cette science cause-t-elle sa perte ? Fabre d'Olivet répond par une comparaison, puis par un discours d'Adam à Cain.

« La vie et la science sont également bonnes ; mais elles demandent à être réunies convenablement et proportionnées l'une à l'autre.

« Quoiqu'un enfant jouisse de la vie dès le moment de sa naissance, sa vie encore faible, et pour ainsi dire à son aurore, n'a point assez de vigueur pour résister aux moindres ébranlements du corps et de l'âme, qu'elle supportera plus tard. Si l'on considère cet enfant du côté des aliments, on voit qu'il n'a besoin que d'un lait léger, et que, si on lui donnait autre chose, si on prétendait le nourrir de la même manière qu'un homme fait, on le tuerait inévitablement. Ce qui a lieu pour le corps, a également lieu pour l'âme. Si de trop bonne heure elle éprouve les secousses des fortes passions, elle y succombe. L'esprit est dans le même cas. La science, qui est son partage, doit lui être donnée avec ménagement. Vouloir qu'un enfant sache dans sa tendre jeunesse ce qu'il ne doit savoir qu'étant homme, c'est le perdre.

« L'Éternel Dieu, mon fils, avait donné la vie et la science à l'homme ; mais la vie dans la fleur de l'adolescence et la science

seulement en germe. Il voulait que l'une se développât avec l'autre, et qu'elles parvinssent ensemble à leur plus haut degré de plénitude et de perfection. L'homme savait que cela était ainsi et même ne pouvait être qu'ainsi. Il savait qu'une science précoce exposerait sa vie et même pourrait la lui ravir. Quant à ce qui est de cette absence de vie appelée *mort*, il n'en avait qu'une idée confuse. Tout ce qu'il en concevait, c'est que c'était un état redoutable. Un événement funeste dont il est inutile de te rendre compte, parce qu'il ne peut te regarder que dans ses résultats, et que tu ne le comprendrais pas dans son principe parce que tu n'es encore qu'un enfant, ayant mis toute la science à ma portée, je ne pus résister au désir de la posséder. Entraîné par une passion aveugle, et croyant échapper au danger dont j'étais menacé, je saisis le fruit qui m'était offert. Mon audace devança les temps, et mon esprit, en effet, envahit la science. Mais la prédiction de l'Éternel Dieu s'accomplit ; ma vie trop faible succomba sous le poids dont je l'avais accablée. Elle ne pouvait plus croître ; elle dut décliner. Un déclin éternel est la plus horrible des souffrances. L'Éternel Dieu me l'épargna en daignant changer le mode de ma vie. Alors tu naquis. Sans l'événement dont je t'ai parlé, tu ne serais pas né, Eve ne serait pas ta mère, ton frère n'aurait pas vu le jour, et l'humanité tout entière qui doit naître de vous n'eût pas existé. »

Ces prémisses établies, Fabre d'Olivet peut aborder l'exposition de ses idées sur l'origine du mal et ses remèdes :

« Ainsi donc les maux dont l'humanité se trouve malheureusement affligée sont les suites d'un accident, et n'entraient point du tout en principe dans le plan du créateur du Monde (comme veut le faire entendre Lucifer pour se disculper de les avoir amenés). Ces maux ne sont point éternels puisqu'ils sont renfermés dans un temps limité ; ils diminuent progressivement d'intensité à mesure que l'humanité s'étend, et dans le temps et dans l'espace, et ils finiront par disparaître entièrement en se confondant avec ce que les géomètres appellent les infiniments petits ; de la même manière, pour me servir d'une comparaison sensible, qu'une livre de sel, qui salerait fortement un seau d'eau, salera très peu une citerne, presque point un étang, et nullement un fleuve. »

L'espace et le temps, voilà donc les remèdes du mal que s'était fait Adam à lui-même, en se rejetant en arrière de l'Éternité. Ce mal aurait été éternel si Adam eût conservé sa vie universelle : il dut se diviser dans l'Espace, pour se guérir et se diviser à l'infini, au moyen du temps. C'est lorsque cette division sera achevée que le temps s'arrêtera, et que l'espace divisible disparaissant, Adam retournera à son état primitif d'unité indivisible et immortelle.

« Naître et mourir ne sont que la manifestation de ce mouvement mystérieux, qui porte de l'Immensité à l'Espace, et de l'Espace à l'Immensité ; de l'Éternité au Temps et du Temps à l'Éternité ; en sorte que pour elle la naissance et la mort ne seront plus autre chose qu'un changement d'état, un passage de l'état d'essence à celui de nature ou de l'état de nature à celui d'essence. »

Le lecteur peut voir, d'après ces quelques aperçus, un des plus grands torts de Fabre d'Olivet : il est presque exclusivement métaphysicien. Toutes ces démonstrations, pour aussi évidentes qu'elles soient d'ailleurs, naviguent dans un milieu qui choque les esprits positifs de notre époque. Que nous importent ces histoires de la chute de l'homme, nous disent-ils, pourquoi discuter sur ce péché originel, cause du mal ?

Il faut reconnaître avec eux les lacunes des démonstrations exclusivement métaphysiques ; mais il faut aussi bien comprendre qu'une explication, même métaphysique, est mille fois préférable à l'invocation de l'*incommaissable*. Le positiviste questionné sur les origines reste coi et fuit lâchement ; alors que le métaphysicien accepte le combat.

Si ce dernier se trompe, au moins devons-nous honorer en lui le courage qu'il a montré en se lançant dans la lutte.

Reconnaissons donc le défaut capital de Fabre d'Olivet, qui est de s'être trop cantonné dans le domaine de la métaphysique ; mais reconnaissons aussi la puissance de son érudition et les secours immenses que ses œuvres peuvent fournir au philosophe, au grammairien et à l'historien.

Ses ouvrages sont écrits dans un style facile et d'une clarté excessive. Fabre d'Olivet ne vise jamais à l'effet et force l'évidence à se manifester par l'art avec lequel il met en jeu toutes les ressources de sa colossale érudition.

Peu de critiques se sont occupés de lui. A peine pouvons-nous citer M. Boisquet en 1825 et Saint-Yves d'Alveydre (dans sa *France Vraie*) de nos jours.

Toutefois, le système synthétique qu'il a mis au jour a exercé une influence réelle sur les productions postérieures et on peut en suivre les traces à travers l'*Humanité* de Pierre Leroux jusque dans la *Palingénésie sociale* de Ballanche.

Tel est Fabre d'Olivet : un grand érudit, un merveilleux philologue, un homme d'un génie vraiment supérieur, mais malheureusement aussi un trop grand métaphysicien.

VERS DORÉS DE PYTHAGORE

LES VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS, composés par Lysis, disciple de Pythagore, ont été traduits par FABRE D'OLIVET, qui les a fait suivre d'un remarquable commentaire.

Ils contiennent, lumineux et admirablement condensés, tous les devoirs de l'homme : envers l'Être suprême, la famille, nos amis et le moyen d'arriver à la maîtrise de soi-même.

L'homme qui a compris le but de la vie et la grandeur de la destinée humaine trouve dans ces vers, ou plutôt dans ces enseignements, de hautes leçons de sagesse pour toutes les circonstances de son existence.

C'est parce qu'ils peuvent nous guider sûrement à tout instant qu'il a semblé utile de faire imprimer ces précieuses pages.

En relisant souvent ces vers, que nous aurons vite fait de graver dans notre mémoire, en mettant en pratique dans notre vie quotidienne les enseignements donnés, nous puiserons de la force pour supporter avec une douce patience, avec philosophie, les difficultés que nous rencontrerons sur notre chemin.

Cette petite brochure sera mieux qu'un livre de chevet : un livre de poche que tout idéaliste voudra posséder pour le répandre.

Dans la traduction, ces vers ont perdu leur rime, et c'est fort dommage, mais le traducteur a su leur donner une mesure rythmée qui satisfait à la fois notre oreille et notre esprit. Combien gagneraient-ils en beauté si on pouvait les accorder avec la rime, et si nous pouvions les entendre de la bouche même du Sage qui les a inspirés ! Car, écrit un de ses historiens, « Il entourait de grâce l'austérité de son enseignement. La beauté de son visage, la noblesse de sa personne, le charme de sa physionomie et de sa voix achevaient de séduire. Les femmes le comparaient à Jupiter, les jeunes gens à Apollon hyperboréen. Il captivait, il entraînait la foule très étonnée, en l'écoutant, de s'aimer de la vertu et de la vérité. Lorsqu'il parlait, ses yeux graves et lents se posaient sur l'auditeur et l'enveloppaient d'une chaude lumière. L'air autour de lui semblait devenir plus léger et tout intellectuel » (1).

A défaut de sa voix, écoutez ses conseils et suivez-les de votre mieux.

PREPARATION

Rends aux Dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : Révère la mémoire
Des héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.

(1) Ed. Schuré : *Les Grands Initiés*.

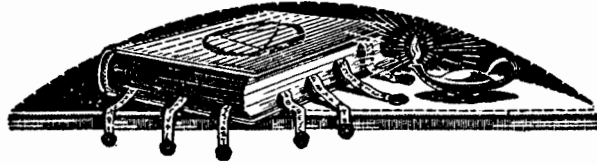
PURIFICATION

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.
Choisis pour ton ami l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais,
Si tu le peux du moins ; car une loi sévère
Attache la puissance à la nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions ; apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte toi toi-même.
Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le destin,
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les et tâche
Autant que tu pourras d'en adoucir les traits.
Les Dieux aux plus cruels n'ont pas livré le sage.
Comme la vérité, l'erreur a ses amants.
Le philosophe approuve ou blâme avec prudence,
Et si l'erreur triomphe, il s'éloigne, il attend.
Ecoute et grave bien dans ton cœur mes paroles ;
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même ;
Consulte, délibère et choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent contempler l'avenir.
Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense, avec mesure,
Au corps les aliments, à l'esprit le repos.
Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; la critique
A l'un et l'autre excès s'attaque également.
Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
Il faut choisir en tout un milieu juste et bon.
Dès l'instant du réveil, examine avec calme
Ce qu'il te reste à faire, et qu'il faut accomplir.

PERFECTION

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière,
Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
Si c'est mal, abstiens-toi ; si c'est bien, persévère.
Médite mes conseils, aime-les, suis-les tous,
Aux divines vertus ils sauront te conduire.
J'en jure par Celui qui grave dans nos cœurs
La Tétrade sacrée, immense et pur symbole,
Source de la Nature et modèle des Dieux.
Mais qu'avant tout ton âme, à son devoir fidèle,
Invoque avec ferveur ces Dieux dont les secours
Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
Des êtres différents tu sonderas l'essence ;
Tu connaîtras de tout le principe et la fin.

Tu sauras, si le Ciel le veut, que la Nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu ;
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus.
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux ; jouets des passions,
Tour à tour ballottés par des vagues contraires,
Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,
Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.
Dieu ! vous les sauveriez en dessillant leurs yeux...
Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux, respire dans le port,
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien :
En laissant sur le corps régner l'intelligence ;
Afin que, t'élevant dans l'Ether radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même !



Les Livres...

• **Budo ésotérique ou la voie des arts martiaux**, par Michel COQUET (Editions l'Or du Temps, 1, avenue Félix-Viallet, 38000 Grenoble).

Voici un livre important pour ceux qui cherchent un développement harmonieux des plans visibles et invisibles de l'homme, « du sabre et de l'esprit ». Cet ouvrage souligne cette qualité d'être qui, seule, fait de nous des vainqueurs dans la plus grande des batailles : la vie. La vie étant ici considérée comme un dojo. Elle nous mènera à la réalisation du soi, une fois que l'égo aura **compris** et qu'il sera, enfin, remis à sa place : celle où il n'a pas la priorité.

De nombreuses photos illustrent le texte. L'auteur a consacré sa vie aux arts martiaux, payant de sa personne et de son temps depuis vingt ans. Lucide, il met sur le tapis les motivations qui mènent les pratiquants à entreprendre de telles disciplines. Nos lecteurs y retrouveront, curieusement, les mêmes schémas papusiens sur la constitution de l'homme. Michel Coquet décrit et situe chackras et points vitaux souvent méconnus ; il dévoile rituels de méditation, de purification et de passage par la mort ignorés par l'Occident et pratiqués par le Japon. Il parvient à nous convaincre que ce ne sont là que des arts de travail spirituel, que leur voie en est l'amour et que le moyen peut en être... l'aïkido, par exemple.

Étonnant, pour nous profanes, n'est-ce pas ?

Marie de VIA-LORENZO

• **Le monument mystique**. L'ésotérisme dans l'œuvre de Frédéric Mistral, par Auguste SAINT-JEAN (Editions Parlaren, « Flora Parc », Bât. D., Traverse Paul, 13008 Marseille - 180 pages).

Auguste Saint-Jean ne déçoit pas. A travers un parcours passionnant de l'œuvre poétique de Frédéric Mistral, il nous fait découvrir le quatrième sens, le sens proprement initiatique, métaphysique en son essence. L'ésotérisme chrétien qu'il fait ressortir de ces poèmes donne une dimension à l'œuvre de Mistral qui nous autorise à la comparer aux plus grands poèmes lyriques de l'Humanité. Cette œuvre progresse, à travers un cheminement initiatique, parsemé d'épreuves, vers la libération finale. Œuvre alchimique ? A la chaleur de la flamme de la divine poésie nous assistons à la transformation de ces héros en même temps que nous découvrons le soleil de cette Provence que Frédéric Mistral fait renaître, aussi bien « terrestre » que « céleste », comme son homonyme Saint-Jean le fit, dans son Apocalypse, pour Jérusalem.

Cet ouvrage restera à travers le temps. Auguste Saint-Jean offre à notre esprit la musique d'un « monument » rendant un hommage à Mistral, à notre Provence et à l'ésotérisme chrétien. Que celui qui ait des oreilles se mette en marche.

Emilio LORENZO

• **Chants fatals** », de Cyr BELCROIX (Editions Le Relais, 13, avenue de Fontainebleau, 77760 La Chapelle-la-Reine - 222 pages - 60 F).

Pour beaucoup d'entre nous Jupiter, Vénus, Saturne, Proserpine, Pluton, Cérès, Mercure, Bacchus et les audacieux Argonautes restent dans nos mémoires et peuplent notre langage.

Mais en lisant Cyr Belcroix, nous comprenons le sens de leurs aventures.

Il nous fait percevoir que toutes ces histoires folles, tous ces exploits incroyables dégagent une signification et un enseignement.

Il nous familiarise avec ces dieux. Il nous permet d'entrevoir le charme infernal des sirènes. Leur mélodie demeure le symbolisme de la séduction mortelle.

Fascinantes, terrifiantes, il faut, comme Ulysse, rester solidement attaché au mât du navire, qui représente l'axe idéal de l'esprit, pour se dérober aux illusions de la passion.

L'auteur publie, dans le même ouvrage, des nouvelles dont l'action se situe de nos jours. Il nous démontre, une fois de plus, ses facultés d'observation, l'attrait de son style, son charme de conteur et d'enchanteur.

Il termine par cette phrase : « L'homme est-il si parfait pour se croire l'égal des dieux qui, tout le démontre, n'ont pas toujours la sagesse que l'on présume ? »

On peut y réfléchir en admirant aussi les dessins de Marcel Chassard, un des plus doués parmi les peintres des formes féminines, de Max Mouchet ainsi que la collaboration artistique de Michel Bouffard et de René Clément-Boyer.

Henry BAC

• **A l'angle de la terre**, de Carl CHRISTAKI DE GERMAIN (édité par l'Abbaye de Melleray (Loire-Atlantique) - 308 pages).

Voici l'œuvre d'un grand poète. Il traduit ses joies, ses amours, sa détresse en des vers simples

que les plus délicats lettrés ne liront pas sans un vif plaisir.

Il possède le sens du rythme. Il multiplie l'intensité musicale transformant la mélodie en symphonie.

L'auteur, soucieux avant tout de vérité, parle profondément.

Il va son chemin, loin des sentiers battus, vers des sommets bleus aperçus en rêve.

Il nuance son émoi.

On devine une âme pieuse, douce, prête aux joies, prompte aux larmes.

Ce poète nous apparaît comme l'un de ces êtres d'élite dont notre monde a besoin pour sortir du chaos où il se trouve enlisé.

Il nous apporte un message avec le visage de l'espoir.

Henry BAC

• **La voix substituée**, par Jean BAYLOT (G.L.N.F. Dervy-Livres - 140 F).

« La voix substituée », de Jean Baylot, est un ouvrage de 470 pages publié aux Editions Borp, à Liège, en 1968 ; le sous-titre est explicite : « Recherche sur la déviation de la Franc-Maçonnerie en France et en Europe » ; l'engagement de Jean Baylot, préfacé par Marius Lepage, est là résumé et tous les maçons qui œuvrent dans la spiritualité, dans la recherche du sacré, ne peuvent être que satisfaits de cette réédition, ce texte étant introuvable. C'est donc une sage décision de la G.L.N.F., mais pour entrer dans le format d'une collection, sous l'auspice de la Loge nationale de recherches Villard de Honnecourt, ce texte important est présenté sans marge ; on regrette cette présentation peu agréable. Il n'en reste pas moins que les réflexions de Jean Baylot sont excellentes et que l'on voit les déviations de la Franc-Maçonnerie par rapport à sa valeur sacrée à partir d'un certain humanisme. Il est regrettable que trop de questions profanes pénètrent les loges : Jean Baylot sonde ainsi l'histoire avec les Illuminés de Bavière,

avec le Carbonarisme, Michel Buonarroti, le rite de Misraïm. Jean Baylot a ainsi tracé de beaux portraits de Caubet, Pierre Leroux, Fauvetti, et l'on retrouve ainsi Eliphas Levi (abbé Constant et non Constans). Un index important permet de retrouver tout un flot de personnages évoqués à partir de l'esprit Traditionnel. Toute une riche documentation qui éclaire l'histoire de la Franc-Maçonnerie.

Jean-Pierre BAYARD

• **L'Esprit de la Maçonnerie**, par Foster BAILEY (Editions Lucis - Genève).

Dans ce petit ouvrage de 158 pages, écrit en 1957 en se référant à des textes publiés en 1927 et 1937, l'auteur, américain, reflète la franc-maçonnerie anglaise sans lui donner pour autant une suprématie. En neuf chapitres, l'auteur démontre que la franc-maçonnerie a un passé fort ancien, antérieur au christianisme et que son concept se rattache à la Valeur sacrée, marquée par le Grand Architecte de l'Univers. S'élevant au-dessus des obédiences et des rites, utilisant principalement les rituels des trois premiers degrés, Foster Bailey parle de l'originalité de cet ordre qui puise dans des concepts éternels ; ce sont donc des significations intérieures avec des interprétations ésotériques qui prouvent « que le travail de la Fraternité maçonnique n'est pas un système arbitraire et sans aucun sens de procédures symboliques et de cérémonies rituelles, mais la représentation allégorique d'un grand processus divin par lequel la volonté de Dieu s'exprime dans sa relation avec l'humanité, et où la Sagesse, la force et la beauté du Créateur sont révélées dans Son Univers » (p. 14). Ainsi Foster Bailey parle du symbolisme (p. 45) et revient plusieurs fois sur cette signification voilée, commentant aussi l'allégorie (p. 102). Mais parfois certaines références à la Lémurie, à l'Atlantide nous choquent ; lorsqu'il parle des vestiges

de civilisations fort anciennes, il y mêle les statues de l'île de Pâques qui en réalité sont récentes (p. 68). Mais ce ne sont que des points de détails et l'auteur situe fort bien les landmarks (p. 59, 149) ; son étude concise est dressée dans un très large esprit car « ces bornes » varient avec chaque auteur. F. Bailey paraît envisager le secret maçonnique beaucoup plus sous la forme des rituels, dans les signes et les mots ; en évoquant l'avenir de la franc-maçonnerie, il songe que notre secret « ne sera ni nécessaire ni valable » (p. 130). Cela peut nous surprendre, principalement de la part d'un homme qui défend le sacré. J'ai exprimé moi-même, à partir de la « Spiritualité de la Franc-Maçonnerie » (Danglas) que ce secret initiatique ne pouvait être communiqué étant d'essence spirituelle et visant la sensibilité de l'individu. Ce qui est dit à propos de l'initiation féminine (p. 131) reste aussi banal et l'auteur aurait dû pénétrer plus cette recherche, car il est bien évident que la femme est aussi initiabile que l'homme ; mais les bases du sacré doivent-elles être complémentaires avec des rites ainsi différents ? Au demeurant **L'esprit de la Maçonnerie** est un bon livre qui entend renouer avec la Tradition, le Sacré ; mais on ne conçoit guère l'utilité de prôner « La Grande Loge Blanche » (Ecole Arcane) si l'on rejoint le Centre spirituel d'où tout émane.

Jean-Pierre BAYARD

• **Napoléon Franc-Maçon**, par Christian PLUME (Editions Henri Veyrier - 72 F).

Dans la collection dirigée par Xavier Pasquani, Christian Plume reprend cet irritant problème : Napoléon a-t-il été initié aux mystères de la Franc-Maçonnerie ? Alors que d'innombrables livres ont été écrits sur la Franc-Maçonnerie, que les Francs-Maçons ont été recensés — voir le **Dictionnaire des francs-maçons français** de Michel Gaudart de Soulages et Hubert

Lamant —, que les livres tant sur la Révolution que sur Napoléon sont variés et nombreux, les preuves tangibles de l'appartenance de Napoléon à l'ordre maçonnique font toujours défaut. François Collaveri, dans une belle thèse de doctorat, publiée par Payot, **La Franc-Maçonnerie des Bonaparte**, pense que Napoléon a été initié. Christian Plume reprend tous ces faits, ces documents des loges où l'on revendique Napoléon comme maçon tandis que le pouvoir ne donne pas de démenti. Napoléon a été aidé par les loges de régiment qui en invitant des notables dans les villes conquises, ont propagé cet esprit révolutionnaire ; l'Empereur a maintenu les prérogatives de la franc-maçonnerie, plaçant à sa tête les membres de sa famille ou ses grands maréchaux. Toutes ces déclarations, non infirmées, sont-elles une preuve ? Lisez l'ouvrage de Christian Plume, au style alerte, vif, précis ; déjà nous avions pu lire de lui et de Xavier Pasquini **L'Encyclopédie des sectes dans le monde**, publiée par le même éditeur et dont j'avais noté les qualités. Notons que ce livre de 196 pages se clôt sur une liste des francs-maçons célèbres sous l'Empire.

Jean-Pierre BAYARD

• **Revivre le passé**, par Helen WAMBACH (Edition « Les Enigmes de l'Univers », chez Robert Laffont - 6, place St-Sulpice, 75006 Paris - 1986).

Pour m'endormir, le soir, j'en étais réduite à lire des « Séries Noires », qui sont de véritables « Bibliothèques Roses » par rapport à l'actualité de violences et d'horreurs, diffusée chaque jour par les médias et les journaux.

Ce livre est arrivé et m'a intéressée tout de suite.

L'auteur, américaine, est psychologue et s'occupe des « sciences parallèles ».

Elle a été amenée à pratiquer l'hypnose sur ses clients, un peu trop contractés. Cette expérience

a fait surgir chez les sujets des images du passé, des noms, des villes, des pays. Une régression dans des vies antérieures.

Constatant ces résultats étonnants, elle a organisé de véritables séances d'hypnose collective, a établi des statistiques et recueilli des renseignements qui sont capables d'aider l'histoire dans le sens « vie quotidienne ».

Je connais bien le sujet, l'ayant pratiqué moi-même, il y a quelques temps, avec succès.

C'est une nouvelle preuve de la réincarnation et des vies successives de l'âme humaine jusqu'à la Réintégration promise par L.C. de Saint-Martin.

A lire.

J. ENCAUSSE

• **L'univers d'Edgar Cayce**, par Dorothee KOEHLIN de BIZEMONT, dans la série « Les Enigmes de l'Univers », chez Robert Laffont - 6, place St-Sulpice, 75005 Paris - 1985.

Tout de suite après, j'ai reçu ce livre fort intéressant et parlant du même sujet.

Edgar Cayce était un grand voyant américain, qui faisait ce qu'il appelle « des lectures ».

Il s'endormait très facilement lui-même et lisait directement (sans l'intermédiaire des désincarnés) dans les corps, pour les guérir, dans les âmes pour les soigner et permettant, lui aussi, de connaître les diverses incarnations du personnage qui était devant lui.

Il était chrétien et se référait au Christ qu'il appelait : « Le Maître » à la différence de Monsieur Philippe de Lyon qui disait : « L'Ami ». Il n'est pas possible d'établir un parallèle entre les deux thérapeutes, Edgar Cayce faisait des « lectures » et conseillait des remèdes et Philippe Nizier guérissait « comme le Christ », miraculeusement.

Edgar Cayce est né en 1877. Il est mort en 1945.

Ses prédictions sont vagues, mais vont dans le sens de tous ceux,

anciens ou modernes, qui ont parlé de l'avenir de la Terre.

Intéressant.

J. ENCAUSSE

• **La tradition maçonnique**, par Robert AMADOU (Ed. Cariscript, Paris, 1986 - 196 pages - 89,00 F).

Chaque jour, ou presque, nous apporte un nouveau livre sur la Franc-Maçonnerie et, tenaillé entre les Loges qui révèlent (?) et les Grands-Maîtres qui parlent, le maçon peu averti comme le profane-voyeur ne savent plus où donner de la tête...

C'est pourquoi notre plaisir n'est que plus grand de saluer la sortie de l'ouvrage de Robert Amadou qui constitue une savante mise au point historique et philosophique de la Franc-Maçonnerie que tant d'interprétations étranges à l'Ordre ont, consciemment ou non, défigurée.

L'axe central de ce livre réside, de notre point de vue, dans l'analyse des « facteurs de la Transition » (il faut entendre par ce dernier terme l'ensemble des circonstances qui ont opéré la transformation de la maçonnerie opérative en maçonnerie spéculative au XVII^e siècle encore que, comme nous le rappelle l'auteur, cette mutation ne s'est pas faite de façon ponctuelle mais graduelle).

La clé de voûte de la Tradition, c'est le Grand Architecte de l'Univers qui, nous dit Amadou, constitue le « triple symbole d'un être, d'une personne, d'une valeur », ce qui « répond à la triple exigence de la Franc-Maçonnerie : traditionaliste, initiatique et existentialiste ».

On sait que l'histoire de l'Ordre est riche en péripéties. Aussi lira-t-on avec intérêt les « Annales Maçonniques », objet d'une importante annexe qui, de 1212, année où apparaît la première mention des tailleurs de pierre tendre, à 1983, nous fait survoler presque huit siècles d'histoire maçonnique anglaise et française.

Ouvrage remarquablement construit (mais qui s'en étonnerait ?), fort documenté, indispensable à la

réflexion de tout maçon (ou futur maçon) qui sait (ou qui pressent) que l'on ne peut comprendre (et aimer) l'Ordre qu'en remontant à ses véritables sources, en le dépouillant des multiples parures hétéroclites dont les siècles se sont amusés à le recouvrir pour la plus grande confusion des esprits.

Y.-F. B.

• **Théodore Desorgues ou La Désorganisation**, par Michel VOVELLE (Seuil - 99 F).

Michel Vovelle, après avoir été professeur d'histoire à Aix-en-Provence, occupe depuis 1984 la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne. Ce nouveau livre reprend un personnage peu cité, Théodore Desorgues, né en 1763 près de Manosque, qui devient le poète de la Révolution et proche de Robespierre, collabore avec Chénier, et crée l'hymne de l'Être Suprême. Michel Vovelle, fidèle à ses préoccupations tant historiques que provençales, à l'image de son remarquable essai sur « L'irrésistible ascension de Joseph Sec, bourgeois d'Aix » (Edisud, 1975), donne dans ce nouvel ouvrage une vue sur la révolution, qui se veut culturelle, mais également grâce à des tableaux, à des analyses, une analyse du phénomène poétique, comparant les activités du nord et du sud de la France. Dans ce livre de près de 300 pages, les annexes sont importantes (près de 50 pages) ; on y trouve l'hymne à l'Être Suprême, mais aussi des extraits importants de cette œuvre peu connue avec un répertoire chronologique. Enfermé à l'asile de Charenton de 1803 à sa mort, Vovelle se demande si le poète était réellement fou, ou si resté fidèle à l'idéal républicain, il n'avait pas des raisons de déplaire.

Un livre riche par sa petite histoire qui permet de mieux cerner une époque riche en rebondissements, en éclats et dont la pensée spirituelle et religieuse est bien évoquée par Michel Vovelle.

Jean-Pierre BAYARD

• **Essai sur l'origine et l'histoire de la Franc-Maçonnerie en Guadeloupe**, par Guy MONDUC (Presses Alpha, 3, avenue Hoche, Paris 8^e - 150 F).

Cet ouvrage de 213 pages cerne un point particulier : celui de l'introduction de la franc-maçonnerie à la Guadeloupe. Cet essai a reçu le prix d'histoire 1984 de la Grande Loge de France et est préfacé par Albert Monosson. Monduc n'apporte cependant pas des documents nouveaux sur la naissance de cet ordre, avec la patente Morin ; il résume cette situation où naissent fort mystérieusement les trente-trois degrés de l'écoïssisme. Son histoire devient plus intéressante et personnelle lorsque l'auteur commente l'implantation des premières loges maçonniques (1745) en évoquant la situation économique de la Guadeloupe et la révolution sucrière (1760-1790). Son histoire des loges (p. 129 à 149), puis ses francs-maçons illustres de la Guadeloupe (p. 157 à 195) avec ses gouverneurs francs-maçons donnera des renseignements fort utiles à bien d'entre nous. Il aurait été cependant souhaitable que les notices sur Eboué et surtout sur Victor Schoelcher soient plus complètes ; principalement pour Victor Schoelcher : il n'est pas mentionné qu'il appartenait à « La Clémentine Amitié » à Paris et ses livres ne sont pas cités.

Une intéressante page d'histoire cependant.

Jean-Pierre BAYARD

• **Sur le chemin des Compagnons**, par François ICHER (Editions du Poliphile, château des Ferrières, 81260 Brassac - 175 F).

Cet ouvrage de 416 pages est un dictionnaire des mots et des personnalités rencontrées dans le Compagnonnage. Un livre bien présenté, ayant sur sa couverture la représentation d'un compagnon Blancher-Chamoyeur du devoir, revenant du pèlerinage de la Sainte-Baume, avec canne et couleurs. Après une rapide présentation his-

torique et mythologique du Saint Devoir, François Icher donne une définition claire et précise des mots, abréviations, noms, rencontrés dans le Compagnonnage. Ces définitions qui occupent 360 pages du livre reflètent de l'intérieur l'esprit compagnonnique ; le lecteur sans doute n'est pas conduit d'un point à un autre par une trame littéraire, mais il trouvera réponse à toutes les questions qui peuvent se poser à lui. Ce texte, qui donne l'origine des sociétés compagnonniques actuelles, fournit leur adresse et leurs sièges provinciaux ; encore faut-il déjà savoir les noms de l'Association, de la Fédération et de l'Union. Dans les rapports entre Compagnons et Franc-Maçonnerie il y aurait sans doute à se prononcer plus avant, car dans le même temps nous trouvons les guildes, le compagnonnage et la franc-maçonnerie opérative. J'ai donné mon interprétation sur cette filiation. Au demeurant l'ouvrage de François Icher est à conserver à portée de sa main comme un excellent dictionnaire, sur une question d'importance : le Compagnonnage.

Jean-Pierre BAYARD

• **Sommes-nous des judéo-chrétiens ?** par Jean TOURNIAC (Guy Trédaniel - Editions de la Maisnie).

Jean Tourniac, par sa publication d'ouvrages chez Dervy-Livres, nous est bien connu. Adepté des rites chevaleresques, il a cerné la relation franc-maçonnerie et tradition chrétienne. S'il vient de faire reparaître aux éditions Dervy une nouvelle présentation, revue, largement complétée : **Principes et Problèmes du Rite Ecoïssais Rectifié et sa Chevalerie Templière**, ce texte datait de 1969. Avec **Sommes-nous des judéo-chrétiens ?** Jean Tourniac reprend le thème qui lui est cher et qu'il sait enrichir à partir de la pensée de son maître René Guénon (**Aperçus sur l'ésotérisme chrétien** plus particulièrement). Effectivement « un chrétien peut-il oublier que les êtres les plus chers à

l'Eglise appartiennent au peuple d'Israël ? », que « cet enfant qu'adorent les bergers et les mages est revêtu d'une chair juive ». Tourniac fait de larges citations et il relève de grandes similitudes entre les diverses communautés traditionnelles, à partir du repas pascal (p. 132 à 147), de la foi et des rites, mais aussi pour mieux comprendre l'Apocalypse, le Cantique des Cantiques à travers la pensée des docteurs de l'église. Ainsi, si l'auteur donne de larges extraits d'allocutions de Jean-Paul II, il intitule ce chapitre « L'universalité chrétienne et le dialogue fraternel entre les croyants des différentes religions et traditions ». Cela montre bien l'esprit de Jean Tourniac, chercheur des convergences œcuméniques et judéo-chrétiennes. A un moment où les guerres de religion ont repris cours, ce livre devrait faire réfléchir bien des individus. Nous souhaitons que ce message soit entendu de l'intérieur.

On peut regretter dans cet ouvrage l'absence d'un index et même d'une table des matières.

Jean-Pierre BAYARD

• **Le trésor des loyaux Samourais**, par George SOULIÉ de MORANT (Guy Trédaniel - 68 F).

Georges Soulié de Morant a écrit de nombreux ouvrages sur la Chine, dont certains sont réédités par les soins des éditions de la Maisnie-Guy Trédaniel. Je songe au **Traité de Chiromancie chinoise ; La Main ; Le Diagnostic par les pouls radiaux**. Soulié de Morant a aussi consulté les anciens textes japonais et c'est ainsi qu'après avoir consulté les documents les plus authentiques, il a fait une synthèse pour présenter **Le trésor des loyaux Samourais** ou « les quarante-sept ro-ninns ». Un merveilleux texte de 160 pages qui met en valeur cette classe exceptionnelle des guerriers japonais, classe aussi prisonnière d'un code héroïque des plus rigoureux. Ces quarante-sept Samourais ont existé et après avoir montré leur courage

ils sont morts en héros le 4 février 1702. Leur culte est toujours pratiqué et leurs tombes sont devenues sacrées. Mais à leurs exploits guerriers, l'imagination populaire a ajouté d'autres faits merveilleux, qui varient selon les auteurs. Ces nombreuses variantes sont fort goûtées et comme dans bien des légendes à base historique, nous y trouvons un « bouquet d'héroïsme ». Ce texte très vivant, poétique, vibre par son action et Guy Trédaniel avait publié **Hagakuri, le livre secret des Samourais** écrit par Yotho Yamamoto, mettant l'accent sur cette valeur guerrière.

Regrettons que ce texte n'ait pas de préface qui aurait pu prolonger et actualiser cet écrit, en nous présentant aussi Soulié de Morant.

Jean-Pierre BAYARD

• **Catalogue des manuscrits maçonniques des Bibliothèques publiques de France**, par Jacques LEGLISE (S.E.P.P., 108, rue Truffaut, 75017 Paris).

Les bibliothèques publiques, les archives détiennent un très grand nombre de documents maçonniques. Mais nous les ignorons. Jacques Leglise nous offre une compilation méthodique de quatre-vingts bibliothèques ; il donne une information directe, en 148 pages de textes : ainsi sont énumérés de très nombreux documents qui peuvent fournir à d'autres chercheurs le désir de continuer cette recherche. Espérons que le second tome pourra paraître, puis qu'à la suite nous pourrions avoir des indications sur les 40.000 fiches du Fonds Maçonique de la Bibliothèque Nationale.

Jean-Pierre BAYARD

• **Les Ordres monastiques**, par Jacques DUBOIS (P.U.F., Que sais-je ? n° 2241).

L'histoire des Ordres monastiques se confond avec l'histoire de l'Eglise. Donc, Jacques Dubois, moine bénédictin de l'abbaye Sainte-Marie de Paris, directeur d'études à l'Eco-

le Pratique des Hautes Etudes, définit clairement, malgré sa complexité infinie, tant l'esprit des monastères, c'est-à-dire leur Règle que les directives canoniques, liturgiques et disciplinaires, l'Institutio. Non seulement on découvre l'histoire de ces premières règles, avec celle de saint Benoit, l'Ordre de Cluny, de Cîteaux, mais aussi les moines noirs, les ordres monastiques en Europe, la Congrégation de Saint-Maur, mais aussi la reconstruction actuelle avec plus particulièrement les Ordres bénédictins et cisterciens. Des tableaux indiquent le nombre des abbayes, moines, moniales bénédictines. Un livre pratique, très bien conçu.

Jean-Pierre BAYARD

• **La Kabbale**, par Roland GOETSCHEL (P.U.F. Que sais-je ? n° 1105).

Cette tradition juive, prenant appui sur les Ecritures et sur la Loi, par son interprétation mystique basée sur la numérologie, reste d'un accès difficile pour les peuples d'Occident. Rabbi Simeon bar Yochai est considéré comme son interprète le plus fidèle (II^e siècle av. J.C.). Ce n'est cependant qu'au XII^e siècle que le sens ésotérique apparaît plus clairement. Roland Goetschel, en 128 pages, définit cette mystique montrant la transcendance d'un Dieu infini et son immanence dans le monde. Après avoir évoqué le mouvement kabba-

liste de 1250 à 1492 nous parviendrons à la « modernité » de la Kabbale, c'est-à-dire à l'empreinte qu'elle laisse dans notre société. Goetschel cite les admirables travaux de Scholem, le maître, alors que trop de commentateurs verbeux se déclarent kabbalistes. C'est un état d'âme, une compréhension intérieure, et Roland Goetschel en reflète bien l'aspect authentique.

Jean-Pierre BAYARD

• **Les cahiers du Pélican n° 13**, par Narcisse FLUBACHER (39, chemin des Sellières, 1219 Le Lignon - Genève, Suisse).

Narcisse Flubacher continue son chemin et parvient au numéro 13 de sa revue, toujours intéressante, définissant soit des points d'histoire maçonnique soit des valeurs symboliques. Avec ce numéro, outre une allocution faite à Zurich par Narcisse Flubacher on peut s'arrêter à la recherche du mot « Ecosais » caractérisant le rite maçonnique. L'auteur en sept pages denses et solides soutient que par « Ecosais » il faut entendre la primitive Eglise celtique, une école secrète de constructeurs du Moyen-Age ; article très documenté, riche d'aperçus nouveaux, mais j'aimerais avoir des références à l'appui. Par ailleurs, nous lirons un fort bon commentaire sur le Symbolisme de la Rose.

Une excellente petite revue à encourager.

J.P.B.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER

Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1986

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à

Revue L'INITIATION

9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS

Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre),
à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets | en espèces ;
mandat ; chèque | la somme de

(bancaire
ou postal)

(Rayer les mentions inutiles)

		1986
Sous pli ouvert	France	100 F
	Etranger	supprimé
Sous pli fermé	France	120 F
	Etranger (1)	160 F

Abonnement de soutien 200 F

Au choix : pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19.....

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

SOMMAIRES 1985

JANVIER - FEVRIER - MARS (48 pages)

Editorial, par MARCUS. — La Réincarnation et la Métempsychose, par Jean-Elias BENAOR. — VILLIERS DE L'ISLE ADAM, par Pierre MARIEL. — Du Maître Blanc au Maître Noir, par Henry BAC. — A l'inquiet, par Augustin CHABOSEAU. — Le Golem de Prague, par HOREV. — Réflexions sur un enseignement du Maître PHILIPPE, de Lyon, par Pierre BONALD. — Poème sur Philippe ENCAUSSE, par PLOUIN. — PHANEG, par Yves-Fred BOISSET. — La Paresse, par PHANEG. — Pages du Passé : le Docteur Marc HAVEN, par PHANEG. — Ceux qui nous précèdent : Louis LEGER, par Michel LEGER. — Les Livres. — La Revue des Revues. — Le Mérite, par P.B. — Cliché de PAPUS. — Œuvres de PAPUS.

AVRIL - MAI - JUIN (48 pages)

Editorial : Nos groupements et leur vocation, par MARCUS. — Il y a cent ans WAGNER quittait ce monde, par Henry BAC. — « Fils du Tonnerre », par Henri DURVILLE. — Hommage à Henri DURVILLE et à son épouse, par le Dr Ph. ENCAUSSE. — PAPUS, par Charles de SAINT-SAVIN. — Mon père, Charles de SAINT-SAVIN, par Jacqueline de SAINT-SAVIN. — Une pensée pour Maurice GAY... par Georges COCHET. — A propos de la Magie (Définitions), par PAPUS. — Jérôme BOSCH et ses peintures inspirées, par Serge HUTIN. — L'Abbé FOURNIE, dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — Méditations Initiatiques - Philosophie et Religion, par Constant CHEVILLON. — Lire SAINT-MARTIN, Vivre le Martinisme, par Robert AMADOU. — Les Livres. — La Revue des Revues, par Elie-Charles FLAMAND. — Autres livres reçus. — Ménager autrui, par Irénée SEGURET. — Petits tas de sable (poème), par Jean-Georges COCHET. — Extraits de presse. — Sommaire de l'année 1982.

JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE (48 pages)

Editorial, par MARCUS. — Jean-Baptiste Willermoz, par Robert AMADOU. — L'icône, vision du rêve orthodoxe, par Henry BAC. — Qu'est-ce que la mort pour le philosophe, par PAPUS. — L'âme-architecte, par Jean-Elias BENAOR. — Mors et Vita, par Constant CHEVILLON. — Quand un ami s'en va... par S. DEUZ. — Le Fonds Stanislas de Guaita, par Robert AMADOU. — Les livres. — La revue des revues, par Claude MARGUE. — Entre nous.

OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE (48 pages)

Editorial, par MARCUS. — Les Fêtes Liturgiques Chrétiennes, par Annie BENAMOU. — Un Paradis Spirituel, par Henry BAC. — Anthologie de J.B. Willermoz, présentée par R. AMADOU. — Christianisme et Franc-Maçonnerie, par un M.E.S.A. — Le Maître Philippe, par Robert DEPARIS. — Michelet, par Philippe ENCAUSSE (sa première conférence). — A propos du dernier Ambelain, par Y.F. BOISSET. — Les livres. — Entre nous... par E. LORENZO. — Sommaire et abonnement. — Note de la Rédaction. — Vœux pour 1986 : E. LORENZO, M. LEGER, Y.F. BOISSET.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N°s 1-3-4). — 1957 (N°s 1-2-3-4). — 1958 (N°s 1-3-4). — 1959 (N°s 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N°s 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N°s 1-2). — 1970 (N°s 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N°s 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N°s 1-2). — 1981 (N° 2).

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4). — 1965 (4). — 1966 (4). — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4). — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4). — 1977 (4). — 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4). — 1985 (4) soit 126 numéros.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de L'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4) — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4) — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

● Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames) ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4). — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

L'Assemblée Générale statutaire pour l'année 1985 de l'Ordre Martiniste, Association à but non lucratif régie par la loi de 1901, s'est tenue le samedi 22 février, dans un local au cœur du Vieux Paris.

Plusieurs Groupes de Paris et de province étaient représentés. Parmi les martinistes parisiens il y avait notre sœur Andrée Rosbach, qui avait été initiée par Constant Chevillon. Elle se souvient, malgré son grand âge, des temps où notre ancien Grand Maître sillonnait la France. Je tiens ici à remercier ceux des membres qui, empêchés de venir, avaient envoyé des pouvoirs et ceux qui, porteurs de voix, étaient venus des quatre coins de France. Leur attention et leur intérêt est un réconfort pour ceux qui donnent leur temps et leurs énergies au développement de l'Ordre Martiniste.

Michel Léger, Directeur de « L'Initiation », nous a parlé de la vie de la revue et de son futur : en 1986, elle sera composée sur des thèmes monographiques, ce qui permettra d'approfondir un seul sujet. Ainsi, nous verrons Saint Yves d'Alveydre à l'honneur dans un de nos prochains numéros.

Le Secrétaire Général a donné lecture du rapport moral faisant état, entre autres, de la création de quatre nouveaux Cercles et de quatre nouveaux Groupes. Un Cercle est en formation à Pau, ce qui permettra de grouper les demandes de candidats isolés dans le Sud-Ouest et le Midi-Pyrénées. Ceux qui auront la possibilité de s'y déplacer dans l'année pourront rentrer dans l'égrégore martiniste d'une façon effective.

Lors des séminaires que la Chambre de Direction a organisés en 1985 destinés aux responsables de Groupes et Cercles et à leurs seconds, le sujet de nos réflexions a été : « Le Groupe, introduction à la Communauté ». Des répétitions et affinement du rituel ont suivi, en application pratique.

Les deniers de l'Ordre ont été détaillés par notre sœur Eliane Maheut dans son compte rendu financier. Elle nous demande, une fois de plus, de verser nos cotisations, dans la mesure du possible, en début d'année et de façon groupée pour les Groupes qui en ont la possibilité.

Les bienfaits de l'Ordre ont été objet du compte rendu de notre Hospitalière, Marcelle Margairaz (*). Elle reçoit des dons, elle envoie des secours. Certains de nos membres sont maintenant des personnes âgées qui éprouvent des difficultés à sortir le soir ou qui ne peuvent plus assister aux réunions. Leur vie spirituelle s'intériorise. L'occasion nous est ici offerte de donner de l'attention à ceux qui, atteints de cette douleur qui s'appelle solitude, sont maintenant riches en temps et en vécu.

Suivait l'énumération des frères ou sœurs, toujours anonymes, qui vont apporté leur aide ou ont été aidés. Marcelle nous a fait écouter ses chiffres dépouillés, qui ont fait tant de bien, et notre cœur les a entendus. Voici les mots de notre sœur :

« ...De la même famille Martiniste, nous avons tous une foi profonde et éclairée qui nous conduit à aimer nos Frères et Sœurs, en exerçant envers eux une véritable charité. Une fois de plus, je remercie profondément les fidèles donateurs ainsi que le Groupe parisien et le Groupe de province qui m'ont permis d'offrir un meilleur Noël aux plus démunis. Puissent mes prières ferventes mériter les grâces que vous désirez obtenir.

Sur proposition du Président, l'Assemblée Générale a approuvé une augmentation de seulement 10 F du montant de la cotisation pour 1986, ainsi que le maintien de ce même montant pour l'exercice 1987. Je rappelle donc ci-après les montants :

Droits d'entrée : 20 F (une fois pour toutes).

Cotisation annuelle (janvier à décembre) :

— cotisation simple : 200 F ;

— cotisation de membre bienfaiteur : 250 F (et au-dessus).

Les cotisations sont à envoyer à notre dévouée sœur Trésorière :
Eliane MAHEUT
1, rue Paul-Delaroche
75116 Paris
(et non plus 75016, le code postal ayant changé).

Versement par chèque bancaire — de préférence — au nom de « Ordre Martiniste » ou par virement au compte courant postal « Ordre Martiniste 17144837 - Paris ». Je tiens à rappeler que le versement de la cotisation, quoique indispensable à la vie pratique de l'Ordre, n'est pas obligatoire pour ceux des membres se trouvant dans une situation financière délicate. Une demande confidentielle doit être faite au Président de l'Ordre, qui enverra une vignette gratuite. Il est rappelé que la présentation de la vignette apposée sur la carte de membre de l'année en cours, est INDISPENSABLE pour participer à toutes les manifestations réservées aux membres de l'Ordre Martiniste.

Une bonne nouvelle : L'Ordre disposera finalement d'un local dans les mois qui viennent. Il pourra, si tout se passe comme nous l'espérons, accueillir le siège social de l'Ordre Martiniste, celui de la revue « L'Initiation », la bibliothèque de l'Ordre et le Temple où les Groupes de Paris tiendront ses réunions.

La raison de l'augmentation de seulement 10 F pour la cotisation 1986 et de la non-augmentation pour 1987 est que, du fait de l'occupation des nouveaux locaux, l'Ordre Martiniste devra procéder à un certain nombre d'aménagements pour l'habilitation desdits locaux. Nous ne voulons pas répercuter sur *tous* les membres cet effort financier. Suivant notre habitude de ne rendre obligatoire que l'indispensable, nous faisons donc ici un appel à la bonne volonté et à la générosité de nos sœurs et frères, amis et lecteurs, qui pourraient nous aider par un geste, même petit. C'est petit à petit que l'on abat les tâches les plus importantes et nous savons tous combien cela est vrai, surtout dans le polissage de notre caractère et sur le chemin du perfectionnement intérieur.

Chers lecteurs de la revue « L'Initiation », nous espérons, cette fois, avoir trouvé une adresse stable où acheminer votre correspondance et abonnements. Nous nous en réjouissons tous.

Emilio LORENZO



Maître Philippe de Lyon (1849-1905)

Paroles de Monsieur Philippe *

CIEL (Le)

— *Le Ciel est dans notre cœur. Aussi est-il écrit : « Tu bâtiras ton temple pour que le Seigneur y pénètre », car il y a en nous une étincelle de l'âme qui est la Lumière et cette Lumière, c'est Dieu ; pour que cette Lumière nous éclaire complètement, il faut abandonner son soi-même.*

— *Je ne vous dis pas de croire ce que je vous dis ; je vous fait part de mes sentiments, mais ce que je vous affirme, c'est que vous n'entrerez pas dans le Ciel sans aimer votre prochain comme vous-mêmes. Quelques-uns, semblables à ceux qui sont sur la terre, se contentent d'une petite fortune, voudront se reposer et s'arrêter sur ce Ciel. D'autres, plus ambitieux, voudront quitter ce Ciel pour arriver dans un autre et encore plus loin.*

— *Pour faire le bien, le temps est devant vous. Vous saurez quand vous serez en état de rentrer dans le Royaume du Ciel.*

— *Quelques vieux peuvent aller tout droit au Ciel à la mort ; mais pour cela il faut être pareil à l'être qui vient pour la première fois (nouveau-né).*

— *Seuls les faibles entreront au Ciel.*

— *Vous tous qui êtes là, vous n'irez pas encore au Paradis. Du reste, si je savais que vous y alliez, et que Dieu m'ait donné quelque pouvoir, je vous empêcherais d'y aller, jusqu'à ce que vous veniez chercher vos frères qui ne sont pas près d'y aller. On ne doit pas entrer au Ciel les uns sans les autres.*

(*) Extrait du livre « Le Maître Philippe de Lyon » du Dr Philippe Encausse.